

# Pères seuls avec enfants

## Évaluation d'un projet-pilote de camps pères-enfants

Annamaria Colombo et Marc Tadorian  
HES-SO Haute école de travail social Fribourg



Étude mandatée par  
Pro Junior Fribourg et Maenner.ch/MenCare Suisse  
Décembre 2024

## Table des matières

Résumé.....	3
Introduction.....	5
1. Contexte, cadre théorique et méthodologie .....	5
2. Les répondants et leurs motivations à participer au camp pères-enfants .....	10
3. En quoi la participation à ces camps soutient la parentalité de ces pères .....	17
3.1. Obtenir de l’aide et des informations adaptées.....	17
3.2. Se reconnaître et être reconnu dans sa place de père .....	19
3.3. Partager des activités et un quotidien pour renforcer la relation père-enfant .....	24
3.4. Échanger entre pairs et apprendre des expériences des autres.....	27
Conclusion .....	32
Bibliographie .....	34

## Résumé

Ce rapport, mandaté par Pro Junior Fribourg et Maenner.ch/MenCare Suisse et réalisé par la HES-SO Haute école de travail social Fribourg, évalue les impacts d'un projet de camps pères-enfants destiné aux pères assumant seuls, partiellement ou totalement, l'éducation de leurs enfants. Trois séjours, organisés entre 2021 et 2023, ont réuni 23 pères et leurs enfants. L'étude repose sur des entretiens semi-dirigés menés en 2024 avec huit participants, visant à comprendre comment ces camps soutiennent la parentalité des pères seuls.

L'étude met en évidence que ces pères sont confrontés à des représentations sociales encore très genrées de la parentalité, qui les perçoivent davantage comme des « pourvoyeurs » que comme des figures éducatives. Ce contexte peut entraîner un manque de modèles et de soutien pour ces hommes, rendant leur rôle plus difficile à assumer.

Il est difficile d'isoler les effets sur la parentalité de la participation au camp d'autres types d'accompagnement de la parentalité, des échanges avec l'entourage, de l'évolution personnelle, etc. Les données récoltées lors des entretiens permettent néanmoins de mettre en lumière en quoi ces camps ont contribué à répondre aux quatre besoins principaux des pères seuls avec enfants qui ont été identifiés dans une première étude de besoins réalisée en 2021: obtenir de l'aide et des informations adaptées ; se reconnaître et être reconnu dans son rôle de père seul avec enfant ; partager des activités et un quotidien pour renforcer la relation père-enfant ; échanger entre pairs et apprendre des expériences des autres.

### *1. Obtenir de l'aide et des informations adaptées*

Ces camps offrent des ateliers animés par un professionnel spécialisé en parentalité masculine. L'objectif est d'aider les pères à mieux comprendre leur rôle, à identifier leurs besoins et à acquérir des outils concrets pour mieux accompagner leurs enfants. Parmi les thématiques abordées figurent la gestion des émotions parentales, la communication avec les enfants, l'éducation sexuelle adaptée à l'âge des enfants, la coparentalité après une séparation. Certains pères auraient toutefois souhaité un accompagnement plus pratique, notamment en matière de conseils juridiques pour les litiges liés à la garde ou aux pensions alimentaires.

### *2. Se reconnaître et être reconnu dans son rôle de père*

Un des principaux défis rencontrés par ces pères est l'absence de modèles et le manque de reconnaissance sociale de leur rôle. Dans un contexte où la parentalité est encore largement perçue comme une responsabilité maternelle, ces pères doivent souvent justifier leur engagement. Les camps permettent aux participants de se sentir légitimes en tant que pères et de constater qu'ils ne sont pas seuls dans leur situation. Pour la plupart, le fait de passer une semaine entourés d'autres pères dans la même situation a renforcé leur confiance en eux et leur sentiment de compétence parentale.

### *3. Partager des activités et un quotidien pour renforcer la relation père-enfant*

L'un des aspects les plus appréciés de ces camps est qu'ils offrent un cadre sécurisé où les pères et leurs enfants peuvent passer du temps ensemble sans les contraintes du quotidien. Les matins sont dédiés aux ateliers pour les pères, tandis que les enfants sont pris en charge par une équipe d'animation. Les après-midis sont consacrés à des activités communes, comme des jeux, des randonnées ou des moments de détente. Ces moments renforcent le lien affectif

entre pères et enfants et permettent aux participants de se sentir plus confiants dans leur rôle éducatif. Certains pères ont aussi appris à mieux connaître leur(s) enfant(s) et à mieux comprendre leurs besoins.

#### *4. Échanger entre pairs et apprendre des expériences des autres*

Un autre aspect clé des camps est la possibilité pour les pères de discuter avec d'autres hommes partageant une situation similaire. Le partage d'expériences permet aux participants de réaliser qu'ils ne sont pas seuls face à leurs défis, échanger des conseils et des stratégies éducatives, déconstruire certains stéréotypes sur le rôle du père. Plusieurs pères ont souligné que ces échanges les ont aidés à relativiser leurs propres difficultés et à trouver des solutions à travers l'échange collectif.

*En conclusion*, ces camps contribuent à soutenir la parentalité des participants. Ils permettent non seulement de renforcer le lien père-enfant, mais aussi de renforcer la confiance des pères et de les aider à mieux comprendre leur rôle. Un ajustement des contenus des ateliers afin d'éviter les redondances, en particulier pour les pères revenant plusieurs fois, pourrait encore mieux répondre à leurs besoins.

## Introduction

En 2020, Pro Junior Fribourg et Maenner.ch/MenCare Suisse ont mandaté la HES-SO Haute école de travail social Fribourg pour réaliser une étude auprès de pères assumant seuls, en partie ou entièrement, l’éducation de leurs enfants (« pères seuls avec enfant(s) »), dans le but de conceptualiser un projet de séjour pères-enfants.

Les résultats de cette étude exploratoire (Colombo & Geiser, 2021 ; Colombo, 2022, 2024) ont permis de confirmer la pertinence de proposer une offre de séjour pères-enfants pour les pères de Suisse romande élevant seuls leurs enfants, en tout cas une partie du temps. Ces résultats ont montré que de tels séjours pouvaient offrir une réponse adaptée aux besoins identifiés de ces pères, et qui ne trouvent pas de réponse dans les offres alors existantes en Suisse romande. Sur la base des recommandations issues de cette étude, un cycle de trois camps a été mis sur pied. Un premier séjour a été organisé du 8 au 13 août 2021, à Charmey. Quatre pères y ont participé avec leurs enfants (8 au total) âgé-es de 6 à 11 ans. Un deuxième séjour a eu lieu du 7 au 12 août 2022 à Vaumarcus (NE) avec la participation de douze pères et leurs enfants (19 au total), âgé-es de 3 à 13 ans. Enfin, douze pères et leurs enfants (18 au total), âgé-es de 3 à 11 ans, dont 5 familles qui avaient déjà participé au deuxième séjour, ont participé au troisième séjour, qui a eu également lieu à Vaumarcus (NE), du 23 au 28 juillet 2023. Chacun de ces séjours a fait l’objet d’un rapport d’évaluation réalisé par la HETS-FR et remis à Pro Junior Fribourg. Un quatrième séjour a eu lieu en été 2024, mais il n’est pas pris en compte dans cette recherche, qui a commencé en janvier 2024.

Au terme de ce cycle de trois camps, Pro Junior Fribourg et Maenner.ch/MenCare Suisse ont mandaté la HETS-FR pour comprendre comment un tel séjour contribue au développement de la parentalité de ces pères. Ce rapport présente les résultats de cette recherche, réalisée en 2024. À partir d’entretiens semi-dirigés réalisés auprès de pères ayant participé à au moins un des trois séjours, cette recherche a eu pour objectif d’analyser la pertinence de l’offre de séjours pères-enfants en lien avec l’accompagnement de la parentalité des pères élevant entièrement ou partiellement seuls leurs enfants.

## 1. Contexte, cadre théorique et méthodologie

En Suisse, les familles composées d’un couple marié avec enfants restent majoritaires. Toutefois, les statistiques publiées en 2024 par l’Office fédéral de la statistique (OFS, 2024a), s’appuyant sur les chiffres du Relevé structurel (RS) de 2022, montrent qu’il existe une multitude d’autres formes de ménages avec enfants, parmi lesquelles des couples non mariés avec enfants, des familles recomposées, des mères seules et des pères seuls. Parmi les familles monoparentales, la grande majorité des personnes légalement responsables du foyer sont des femmes (13,7%), mais on constate que la proportion des hommes augmente (2,9%).

La dernière Enquête sur les familles et les générations (EFG) (OFS, 2024b) indique qu’en 2023, les soins aux enfants en Suisse étaient essentiellement accomplis par les femmes. Dans les couples hétérosexuels, dans 63,1% des cas, ce sont les femmes qui restent à la maison quand les enfants sont malades, dans 51,2% des cas, ce sont elles qui se chargent principalement d’habiller les enfants. Les aider à faire leurs devoirs, les amener à la crèche ou à l’école, jouer avec eux, parler des problèmes et les mettre au lit sont des tâches davantage assumées par les deux parents. Mais il y a très peu de ménages où toutes ces tâches sont principalement assurées par le père seul. Ces chiffres montrent que la répartition des tâches de soin et

d'éducation des enfants en Suisse est aujourd'hui encore très genrée. Ce sont encore principalement les femmes qui les assument, et ce même si elles ont en parallèle un travail rémunéré. Les études montrent en outre que la fin d'une union n'entraîne pas forcément la réversibilité dans la répartition genrée des tâches ménagères et éducatives entre les anciens conjoint-es (Pailhé, Solaz et Stanfors, 2021 ; Wernli et Henchoz, 2011).

Ces effets de représentation genrée des rôles parentaux créent des attentes sociales de comportement. Si on attend en particulier des mères qu'elles assument les soins et l'éducation des enfants, on attend, encore aujourd'hui, principalement des hommes qu'ils assument le rôle de « pères-pourvoyeurs » (*male breadwinner* en anglais), dont la tâche principale est de gagner les ressources nécessaires pour faire vivre la famille, plutôt que de s'occuper de l'éducation des enfants. Ces rôles traditionnels sont aujourd'hui questionnés et tendent à se redéfinir dans plusieurs pays occidentaux (St-Denis et St-Amand, 2010 ; Ammann et Vemüe, 2024). Néanmoins, ces représentations restent encore très présentes dans plusieurs sociétés, notamment en Suisse. C'est ce qu'exprime par exemple un participant au camp que nous avons nommé Clément, qui dit que lorsqu'un père, comme lui, s'occupe autant de son enfant que la mère, c'est à ce point inhabituel que c'est comme si « c'était plus que la maman ».

Le premier truc qui me vient en tête, clairement, c'est le niveau d'attente vis-à-vis des pères, à quel point il est bas, et du coup à quel point... Je l'ai vu tout de suite, j'amène mon fils à la crèche comme n'importe qui le matin, et je suis un super héros, parce que je suis le papa et il a pris le temps d'amener le gamin à la crèche. Alors que je sais que si c'est une maman ou les mamans que je croise... Une maman que je croise trouve ça génial... C'est de moins en moins le cas évidemment, puisque si j'avais fait ça dans les années 90, je serais encore plus un super héros. Je le suis de moins en moins, mais je l'ai quand même senti et je l'ai senti que ce soit justement dans mon cercle proche, de la part de mes parents, ou bien de manière générale. Par exemple, j'essaye de questionner le fait... J'en suis fier, mais, que j'aie mon fils à 50%, c'est pas le mode de parentalité auquel, en tout cas nous, notre génération a été habituée. C'était encore et c'est encore aujourd'hui je crois, le mode le plus classique, c'est quand même le père soit moins investi, en général, avec une norme parfois, en tout cas à l'époque, un week-end sur deux. Donc, c'est clair qu'une semaine entière sur deux, c'est souvent un truc que je dois répéter plusieurs fois, quand on me demande : « Ah, mais tu l'as une semaine sur deux, ça veut dire... juste pour être sûr : tu l'as vraiment autant que la maman ? ». Il faut vraiment qu'on pointe du doigt. C'est vraiment comme si c'était un peu comme un paradoxe. C'est vraiment qu'on précise que c'est autant que la maman, comme si ça voulait dire que c'était plus que la maman (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Dans ce contexte, si plusieurs hommes souhaitent s'investir davantage dans les soins et l'éducation de leurs enfants, ils peinent à remettre en question le rôle traditionnel du père-pourvoyeur. Le rapport statistique de l'OFS sur les familles en Suisse (OFS, 2021) indique qu'en 2018, les hommes étaient plus nombreux que les femmes à penser que les hommes devraient gagner de l'argent pour l'entretien de la famille, que pour les hommes, il est plus important d'avoir un travail que pour les femmes et que les hommes sont de meilleurs dirigeants politiques que les femmes. Cette enquête indique ces représentations varient selon le niveau de formation : plus les personnes ont étudié longtemps, moins elles adhèrent à ces

représentations. Toutefois, les différences de genre persistent, indépendamment du degré de formation.

Ces différences se retrouvent dans la répartition concrète du travail au sein des couples. L'Enquête suisse sur la population active (ESPA) de l'OFS (2024c) indique que même si de plus en plus de femmes gardent leur emploi, ce sont le plus souvent elles qui réduisent leur temps de travail avec l'arrivée des enfants, plutôt que les hommes. Lorsqu'il y a séparation au sein de couples avec enfants, l'enquête montre que les femmes augmentent plus souvent leur temps de travail que les hommes ne le réduisent.

Au vu de ces représentations et pratiques encore très présentes dans la société, il peut s'avérer difficile pour les pères de se représenter un autre rôle que celui de « père-pourvoyeur ». Comme l'explique Clément, cela peut créer des sentiments ambivalents face à des attentes sociales qui oscillent entre une admiration face aux pères qui s'investissent et le soupçon qu'ils n'en sont pas capables aussi bien que les mères.

Moi j'aimerais que ce soit normal, et je sais que je le subis aussi, parce que je me comporte un peu en super-héros quand j'amène à mon fils à la crèche ou bien quand je dis que je l'ai une semaine sur deux. Je sais que je porte ça, je sais que je ne peux pas du tout être humble et puis dire que non, je sais, et je trouve que ça, parfois, c'est un peu difficile parce que du coup, ça peut teinter la manière dont on s'investit. On peut avoir son gamin une semaine sur deux, mais finalement, c'est quand même la mère qui porte la charge mentale de plein de choses comme, je ne sais pas, être sûr qu'il ait ses affaires d'école. Même en 50-50 de jour de présence, il y a moyen d'avoir une inégalité (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Même s'ils ne se reconnaissent pas (uniquement) dans ce modèle du père-pourvoyeur, que certains le contestent même, l'étude de besoins que nous avons réalisée en 2021 (Colombo & Geiser, 2021) rejoint les résultats d'autres recherches (Borgkvist et al., 2020) qui montrent que ces hommes ne connaissent pas vraiment de modèles alternatifs ou peinent à envisager d'autres manières d'investir leur rôle de père. Souvent ils ne disposent pas d'autres modèles dans leur entourage (Allan et al., 2020). Par conséquent, plusieurs d'entre eux peinent à se sentir compétents, voire légitimes pour s'occuper de leurs enfants, alors même qu'une séparation ou d'autres événements de la vie peut les amener à devoir assumer les soins et l'éducation de leurs enfants, en tout cas une partie du temps.

Par ailleurs, comme le fait remarquer Henri, un autre participant rencontré au cours de l'enquête de 2024, les hommes vont moins facilement chercher de l'aide, de peur d'être jugés et ils reçoivent également moins de propositions spontanées d'aide pour les soins et l'éducation des enfants. Il s'agit toutefois souvent d'attentes implicites qui ne sont pas exprimées clairement.

Non, honnêtement, j'ai pas vraiment senti de... On ne m'a jamais fait vraiment de remarques désagréables du genre, mais tu vas t'occuper comment... Mais c'est plutôt, par exemple, peut-être que les mamans ont plus de réseau. Il y a pas de mamans du quartier qui m'ont dit, est-ce que t'aurais besoin d'aide ? Par exemple, peut-être si j'avais été une maman, une autre m'aurait dit, si t'as besoin d'aide... Tandis qu'un papa, on dit moins facilement. [...] Peut-être que des fois je me dis, il y en a peut-être que... je ne me plaignais pas trop parce que peut-être certains m'auraient dit, écoute, tu as

voulu avoir des enfants, maintenant, il faut assumer. [...] Peut-être qu'on ne me l'a pas dit, mais je l'ai senti (Henri, 45 ans, 1 garçon de 10 ans et 1 fille de 15 ans).

En outre, ces hommes se sentent parfois stigmatisés par leur entourage, mais également par les institutions sociales et juridiques, qui attendent de leur part à la fois qu'ils assument les revenus de leurs enfants, voire même qu'ils versent une pension à leur ancienne conjointe, tout en investissant le temps et l'énergie nécessaire pour les soins et l'éducation quotidiens de leurs enfants. C'est ce qu'exprime notamment Edi, un père ayant participé à deux camps avec ses enfants.

J'ai le sentiment d'être empêché par la société, oui, la société au sens large. [...] Parce que quand vous entendez une présidente de tribunal qui vous dit « Arrêtez de poser misère, vous avez une maison, vous êtes un bourgeois ». Non. S'il n'y avait pas mes parents, je serais déjà au social. J'aurais dû vendre cette maison, mais même vous prenez un 4,5 pièces dans un endroit comme ça, ça coûte monstre cher. C'est la réalité. C'est ça cet empêchement-là. [...]

*Cette hostilité presque ?*

Je la sens de la part des institutions. Bien sûr qu'on ne peut que la sentir. Je pense que je suis pas un marginal. Mais je pense qu'il n'y en a pas beaucoup qui auraient tenu... (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

Se fondant sur une enquête réalisée à New York auprès de quinze pères de profils de trajectoires diversifiées, Gallais (2023) constate que les hommes sont encore aujourd'hui traités comme de « seconds parents » qui en savent moins et sont donc souvent marginalisés. Mais en même temps, comme le mettent en lumière par exemple Hook et Chalasani (2008), les attentes envers les pères ont augmenté dans les pays occidentaux, car on attend d'eux qu'ils cumulent les rôles de « père », dans le sens de pourvoyeur, et de « mère », dans le sens d'assumer les soins et l'éducation des enfants. Ces injonctions paradoxales peuvent créer une surcharge chez certains hommes, pouvant les conduire à délaissé leur bien-être au profit de celui de leurs enfants (Sison et al., 2024).

Deux revues de littérature anglophones explorant en particulier les pratiques de travail avec ceux que les Anglo-saxons nomment les « *single (custodial) fathers* » concluent que ces hommes doivent composer avec des biais genrés des professionnel·les et des institutions (Janikowski, 2021) et que les « *single fathers are under-researched in social work, which aligns with their relative invisibility in practice and welfare debates* » (Haworth, 2019 : 1).

C'est notamment pour accompagner ces « pères seuls avec enfants » dans leur parentalité que Pro Junior Fribourg et Maenner.ch/MenCare Suisse ont mis sur pied ces camps pères-enfants d'une semaine. Plusieurs auteur·es (Huerre & Pellé-Douël, 2010; Martial, 2013; Piesen, 2019) proposent le terme de « pères solos » pour parler de pères qui élèvent seuls leur(s) enfant(s) dont ils ont la garde au quotidien. Ce terme est toutefois contesté par plusieurs pères que nous avons rencontrés, qui ne s'identifient pas à cette appellation. Nous faisons donc le choix de parler dans ce rapport de « pères seuls avec enfant(s) » pour désigner des pères qui assument seuls, à plein temps ou à temps partiel, la garde, les soins et l'éducation de leur(s) enfant(s) et ce même si certains sont à nouveau engagés dans une relation de couple. En d'autres termes, il s'agit de pères qui assument sans la mère, au moins une partie du temps, le « travail parental » (Martial, 2009) historiquement attribué aux



femmes, à savoir « les différents gestes, savoir-faire et compétences liés à l'accomplissement des soins et des tâches relatifs à l'éducation quotidienne des enfants » (Martial, 2009, p. 96).

Les objectifs des trois séjours qui ont eu lieu ont été définis sur la base des recommandations de l'étude réalisée en 2021 :

1. Les participants échangent sur leurs expériences personnelles
2. Les participants renforcent leurs liens pères-enfants
3. Les participants reçoivent des informations pratiques liées à leurs besoins et renforcent leurs compétences en parentalité et co-parentalité
4. Le cadre et l'organisation constituent un soutien approprié à ces objectifs

D'une durée de cinq jours (du dimanche soir au vendredi après-midi), les trois séjours ont été organisés selon la même structure. Le matin, les enfants ont été pris en charge par une équipe d'animation, pendant que les pères participaient à des ateliers animés par un formateur spécialisé en parentalité masculine (responsable romand de [Maenner.ch/MenCare](http://Maenner.ch/MenCare) Suisse). Les thématiques abordées lors de ces ateliers ont sensiblement varié lors des trois séjours et concernaient, par exemple, la réalité des pères solos, comprendre son histoire et ses représentations de la masculinité et de la paternité, comprendre ses besoins pour mieux les gérer, comprendre et respecter le développement de son enfant notamment dans le domaine de sa sexualité ou encore, expérimenter la famille avec une professionnelle de l'éducation. L'après-midi, les pères et leurs enfants ont disposé d'un temps libre pour faire des activités ensemble, sauf le mardi après-midi, où les enfants étaient pris en charge pour permettre aux pères d'avoir un temps pour eux. Chaque famille disposait d'une chambre propre et les repas étaient pris collectivement.

Au total, 23 pères ont participé à ces séjours avec un ou plusieurs enfants, dont 5 ont participé à deux reprises. Ils ont pu donner leur avis une première fois « à chaud » à la fin de chaque camp. L'idée de cette recherche était de les recontacter plusieurs mois après leur participation (6 mois à 3 ans) pour qu'ils puissent s'exprimer sur les effets de leur participation à moyen terme sur leur parentalité. Nous avons donc contacté l'ensemble des participants dès janvier 2024. Malgré nos multiples relances et efforts pour faciliter la participation<sup>1</sup>, seuls 8 d'entre eux ont accepté de réaliser un entretien qualitatif semi-dirigé d'une à deux heures. Ces entretiens ont été enregistrés, transcrits, puis codés à l'aide du logiciel Nvivo.

L'échantillon peut paraître modeste par rapport à la population cible de 23 participants, mais il représente tout de même un taux de participation de près d'un tiers. À noter que nous avons rencontré des difficultés de recrutement lors de la première étude, en 2021. Ces difficultés nous semblent constituer en soi un résultat, corroborant d'autres études qui montrent que les hommes rencontrent plus de réticences que les femmes à se confier à propos de sujets intimes, en particulier lorsque ces sujets peuvent être associés à des tabous ou à la peur du jugement (Duac, 2004). S'il s'agit d'être prudent·e quant à leur généralisation, les résultats de ce rapport offrent un éclairage qualitatif des expériences de parentalité de ces hommes en lien avec les camps pères-enfants.

---

<sup>1</sup> C'est un homme, chercheur en sciences sociales, père de jeunes enfants, qui a réalisé les entretiens. Il s'est déplacé dans le lieu de choix des participants, au moment qui leur convenait le mieux.

Nous allons maintenant présenter les profils des répondants, ainsi que les motivations qui les ont poussés à participer à ces séjours.

## 2. Les répondants et leurs motivations à participer au camp pères-enfants

Les huit hommes rencontrés, identifiés dans ce rapport par des pseudonymes, ont entre 33 et 48 ans. Quatre d'entre eux ont un enfant et quatre en ont deux, parfois de mères différentes. Ils vivent dans les cantons de Fribourg, Genève, Vaud et Jura. La majorité a un emploi à un taux allant de 80 à 100%, un répondant est en formation et un autre en congé maladie de longue durée au moment de l'entretien. Ils sont tous séparés ou divorcés de la mère (ou des mères) de leur(s) enfant(s) (certains couples n'ont jamais été mariés). Certains hommes étaient à nouveau en couple au moment de l'entretien, dont un en couple avec une femme ayant elle aussi des enfants. Au moment où nous les avons rencontrés, cinq répondants avaient la garde partagée de leur(s) enfant(s), dans des proportions qui varient entre une répartition à 50% pour chacun des parents à une garde durant certains week-ends et les vacances. Un père s'occupe à plein temps de son enfant, la mère étant à l'étranger, un autre a ses deux enfants placés en foyer et un autre enfin a perdu la garde de l'un de ses enfants, la mère ayant souhaité en avoir la garde exclusive après une période de garde partagée.

Ils ont eu connaissance de ces camps soit à travers des articles dans la presse écrite ou à la radio/télévision, en cherchant sur Internet, par l'intermédiaire d'un service social ou d'une association, ou encore par le bouche-à-oreille ou en voyant une affiche ou un flyer du camp dans un lieu public.

Plusieurs motivations ressortent des entretiens, qui ne sont pas exclusives les unes des autres. La motivation principale est de pouvoir passer des vacances avec leurs enfants, tout en bénéficiant d'un encadrement sécurisé.

Après avoir traversé des moments de tension avec son ex-compagne, mère de ses enfants, Edi, en arrêt maladie suite à burn-out, avait besoin de passer du temps avec ses enfants. Même s'il dit avoir vécu une certaine accalmie au moment du premier camp, il se sentait fatigué, car il avait l'impression de devoir tout le temps se battre, que ce soit notamment contre la juge qui estime qu'il ne devrait pas garder sa maison qui lui coûte trop cher, ou contre son ex-conjointe avec qui il est en procès, car, selon ses termes « par jalousie, elle veut toujours plus d'argent ». Ayant lui-même fait des camps lorsqu'il était jeune, il avait un imaginaire positif lié à ce type de séjour. En même temps, il y voyait également la possibilité d'échapper à un quotidien lourd, de se détendre et de passer du temps avec ses enfants.

Je cherchais un camp enfant, pour moi c'était le mot clé, c'était camp enfant. Je voulais un peu les émanciper. En étant gamin, j'ai fait pas mal de camps, j'adorais ça. Et d'un coup, j'ai vu camp enfant papa, et je trouvais c'était un bon compromis. Je pars avec eux, mais y a des moments où ils sont seuls, et ça c'est un des points forts du camp. [...] Ça c'était ce côté vraiment bien, c'est pour ça que je pense que j'ai fait ça, vraiment. Et après, j'ai pas tellement besoin d'aller forcément chercher des conseils... Alors moi je suis un causant, je trouve ça fait du bien toujours de pouvoir échanger, mais j'ai pas d'attentes toujours très précises. Moi je voulais juste recréer quelque chose, créer une expérience avec les gamins. Surtout que le contexte avec mon ex était beaucoup plus

apaisé, il y avait pas ces histoires d'avocat et de machin (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

Clément, chercheur universitaire, partage (moitié-moitié) la garde de leur fils de 5 ans avec son ancienne compagne, de qui il s'est séparé il y a trois ans. Il explique que depuis la séparation de son couple lorsque leur fils avait 2 ans, cela représente déjà un défi pour lui de s'occuper seul de ce dernier durant la moitié de la semaine et un week-end sur deux, même s'il va à la crèche durant la journée. La perspective de passer plusieurs journées entières avec son fils durant les vacances était pour lui déstabilisante. La possibilité de partir avec lui, tout en bénéficiant d'un encadrement, lui a paru rassurante.

Ça tombait bien aussi, parce que l'idée de meubler les vacances d'été, c'est quand même... Il était pas encore à l'école, donc ils ont un tout petit peu moins de semaines de vacances, mais quand même. C'est tout de suite un gros truc pour moi le fait de s'occuper de son enfant seul pendant la semaine quand y a le boulot, la crèche, etc. [...] Et donc ça, ça tombait bien, c'était mes premières vacances d'été séparé, et donc là aussi, ça me rassurait d'avoir en fait un plan de vacances avec mon fils encadré (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Bastien, ingénieur, a rencontré la mère de son fils lors d'un voyage à l'étranger. Durant les deux premières années de vie de leur fils, c'est sa mère qui en a la garde principale. Il vit en Suisse, mais il s'arrange pour faire plusieurs séjours dans ce pays éloigné où ils vivent. Après avoir découvert les problèmes d'alcool de la mère, il leur propose à tous les deux de venir vivre en Suisse. Toutefois, la mère retourne dans son pays après six mois, lui laissant la garde à temps plein de leur fils. Ne pouvant pas compter sur le soutien de son entourage, il se retrouve du jour au lendemain seul à assumer à temps plein la garde de leur fils. Il explique avoir perdu beaucoup confiance en lui lors des premiers mois où il a dû s'occuper de son fils.

Il y a un moment où j'ai perdu complètement confiance en moi dans les mois où j'ai récupéré mon fils. [...] J'étais complètement désarçonné, la perte de confiance en mon identité, pas mon rôle d'homme, mais en mon identité (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

Il sent que sa situation est considérée comme inhabituelle et qu'il perçoit parfois des regards stigmatisants, non seulement parce qu'il a un enfant métis, mais aussi parce que notre société a du mal à se représenter qu'un père puisse élever seul son enfant.

Je sens un regard parfois parce que je suis un peu stigmatisé papa solo d'un enfant métissé.

*Et ce regard stigmatisé, vous le sentez de la part de proches ou de la part... ?*

D'inconnus dans la rue. J'ai eu des fois des remarques un petit peu désobligeantes, enfin pas désobligeantes, mais... bizarres des gens dans la rue.

*Qu'est-ce qu'on peut s'imaginer ? Pour avoir une idée.*

L'hiver passé, on attend le bus et mon fils a toujours trop chaud. Il avait sa veste ouverte là. Je lui la ferme une fois l'arrière du bus, une deuxième fois, une troisième fois et à chaque fois il la rouvre parce qu'il a trop chaud. Le bus va arriver, c'est pas grave et il y a une petite dame âgée, elle me fait la remarque : « Mais il lui faut lui fermer la veste à cet enfant autrement il ne faut pas l'adopter ! ». [...] Donc, ça, c'est des remarques auxquelles j'ai été confronté, ou bien... Je suis papa solo avec mon fils qui est métis, si je me promène avec une amie en ville, c'est elle, la maman, qui a

adopté, c'est jamais moi. Si on est quelque part à boire un verre et que [mon fils] tombe et se fait mal, c'est elle qu'on regarde, ce n'est jamais moi. C'est juste notre société. Je fais partie d'un petit pourcentage de parents... (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

Dans ce contexte, il a vu cette opportunité de passer des vacances encadrées avec son fils comme une « bouée de sauvetage ».

Je me retrouve, seul, dépourvu, sans parents, je n'ai pas de grands-parents à disposition ici, j'ai juste mon frère qui est aussi père de deux enfants avec sa compagne, ça fonctionne très bien de leur côté, mais je me retrouve en fait seul avec un enfant que j'ai appris à connaître à distance et au fil des mois là-bas et ici, du jour au lendemain, à m'occuper de lui à 100%, alors que durant les 6 mois qu'on a passés ensemble en Suisse, au début, il était à 100% à la maison, très isolée avec sa maman, sans rituel et rythme de vie réglée. Je l'ai mis d'abord dans un groupe de jeux. [...] Je me suis inscrit au camp tout de suite, dès que les inscriptions étaient disponibles, donc en mars, et puis le camp, c'était en fin juillet, donc ça faisait cinq mois, quand j'arrivais au camp, ça fait cinq mois que je m'occupais de [mon fils] à 100%, que mon quotidien avait été complètement chamboulé et puis je voyais ce camp comme ma bouée de sauvetage et la lumière au fond du tunnel (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

Gastao a légalement la garde de ses enfants, qui a par contre été retirée à leur mère, mais il vit en institution suite à des problèmes de consommation de drogues et d'alcool, et ses enfants sont également placés en foyer. Pour ce participant, ce camp représentait une occasion de passer des vacances avec eux hors du cadre institutionnel, tout en bénéficiant d'un encadrement.

Ils sont placés depuis 2019. Ils venaient parfois en vacances, mais on était souvent à l'institution. On sortait, mais on revenait en fin de journée. Et moi je voulais faire autre chose, parce qu'ils venaient de l'institution, ils venaient chez moi, tout était relié entre moi et l'institution, toujours me relier à ça. Moi, je voulais faire un truc différent avec mes enfants, je voulais vraiment avoir des petites vacances avec eux (Gastao, 38 ans, 1 garçon de 11 ans et une fille de 13 ans).

Son exemple montre notamment que, pour des parents dont la parentalité est très contrôlée, avec des enfants sous la responsabilité de la protection de la jeunesse, ces camps peuvent offrir des espaces de liberté encadrée qui rassurent à la fois les parents et les professionnel·les qui les accompagnent.

J'avais besoin, à ce moment-là, de faire un break avec l'institution où j'étais. Parce qu'on y vit H24, si on part, on doit dire où on va, qu'est-ce qu'on fait. Je devais tout dire. Si j'allais voir quelqu'un, qui c'est, quel âge, comment, où elle habite, machin. Toute ma vie est contrôlée. Et c'est clair que ça pesait, quoi. Et le fait de partir une semaine, ça me faisait sortir un peu de ce truc, où je vais, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je ne fais pas... J'ai une semaine de libre où je fais ce que j'ai envie avec mes enfants (Gastao, 38 ans, 1 garçon de 11 ans et une fille de 13 ans).

Au moment de l'entretien, Arno combine des petits boulots et des études de Master dans le domaine artistique à temps partiel. Après sa séparation, il avait la garde partagée de son fils, puis c'est la mère qui en a eu la garde en raison d'importants problèmes de santé qu'il rencontre. Il vit de sérieux conflits avec elle concernant le droit de visite. En plus de

représenter une opportunité de vacances avec son fils, ce camp lui donnait aussi la possibilité de montrer qu'il était maintenant à nouveau capable de bien s'occuper de son fils, dans l'optique de revenir à une garde partagée.

À l'époque, c'était encore plus la galère que maintenant, vu que j'avais de gros soucis de santé. Et là je vois une affiche dans un centre social régional. Et puis je vois qu'à la fin, on délivre un papier. En gros, moi je voyais ça comme un papier du « bon papa ». Pendant une semaine, dans le cadre de Pro Ju, un professionnel, ... il me faut ce papier. J'y allais pour rien d'autre que pour ça. Il se trouve que j'ai eu tellement de soucis de santé cette année-là, après ça, après m'être battu pour récupérer mes droits, que j'ai sombré de nouveau dans une dépression sévère, j'ai même fait de l'hôpital à ce moment-là, et du coup j'ai reporté à l'année d'après. Et l'année d'après, c'était sensiblement la même chose (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

Pour d'autres pères, il s'agissait simplement de passer un bon moment avec leur enfant et d'autres familles vivant une situation similaire. C'est par exemple le cas de Fabrice, consultant informatique, qui partage la garde de son fils de 7 ans avec son ex-compagne. Il travaille à 100% et son ex-compagne à 80%. Il s'occupe de leur fils du lundi au mercredi et un week-end sur deux, ainsi que durant toutes ses vacances, soit 5 semaines. Il est déjà parti plusieurs fois en vacances seul avec son fils. S'il a obtenu un droit de garde de leur fils à 50% dans les faits, il dit devoir continuellement se battre avec son ancienne conjointe qui s'estime plus légitime de s'en occuper.

Elle me reproche de me battre pour avoir le temps avec mon fiston qui m'appartient. J'ai 50% de garde pour cet enfant, donc j'ai le droit d'avoir 50% de temps avec mon enfant, et puis elle me dit toujours : « Tu n'as pas eu tous ces traitements, tu n'as pas eu toutes ces piqûres, tu n'as pas eu toutes ces douleurs, de toute façon, tu ne voulais pas d'enfant depuis le départ ». C'est faux. Je n'ai pas dit que je ne voulais pas, j'ai dit que je pouvais vivre sans, quand on s'est mis d'accord d'avoir un enfant, j'ai changé d'avis. À partir de ce moment-là, j'en voulais un (Fabrice, 39 ans, 1 fils de 7 ans).

Il ne se dit pas particulièrement stressé ou surchargé au quotidien par sa situation de père seul avec enfant, mais souhaitait passer une semaine de vacances tranquille avec son fils, notamment loin de ces conflits avec son ex-conjointe.

L'attente, c'était de passer une belle semaine avec mon fiston, sans cirque, sans rien et tout. C'est réussi, c'est nickel. J'ai été confirmé dans deux, trois éléments de mon éducation. Après au niveau des ateliers qu'on a pu avoir, je ne suis pas déçu. Il n'y a rien de négatif ou il n'y a pas de déception. Il n'y a juste pas le truc où je peux dire, heureusement que j'y ai été parce que ça a complètement changé ma vie. [...] On était partis avant, on est partis après, on va repartir. Je suis parti faire du ski avec lui, je suis parti en vacances d'été au bord de la mer. Non, il n'y a pas de problème. Évidemment, quand on n'est plus avec sa compagne, on a la responsabilité 24 heures sur 24 pour son enfant. Ça peut être une source de stress ou d'une certaine pression. Mais non, moi, je ne le ressens pas. J'ai confiance en moi, en mes capacités de père. J'ai confiance en mon enfant surtout aussi. Il ne fait pas n'importe quoi, n'importe comment (Fabrice, 39 ans, 1 fils de 7 ans).

Il s'est inscrit sur un coup de tête au camp et a eu ensuite la crainte de se retrouver avec des « paumés misogynes », alors que finalement il s'y est beaucoup plu et envisage même de s'inscrire à nouveau si les dates correspondent à ses vacances.

Je me suis rapidement instruit sur Internet, sur le site Internet de ce que ça va être et pour savoir si ça pourrait être quelque chose qui pourrait nous intéresser, mon fils et moi. J'étais un peu réticent par rapport aux travaux de groupe « Papas » le matin.

*Les ateliers, c'est ça ?*

Je me disais, je vais tomber sur des paumés misogynes ! Et pas du tout, alors ! (Fabrice, 39 ans, 1 fils de 7 ans).

L'accessibilité du lieu, sa situation géographique et le coût modeste des séjours ont également constitué un aspect attirant pour plusieurs pères.

Et pour le coût que ça représentait, la prise en charge totale dans ce lieu idyllique, ça, c'était un grand aspect aussi. Je veux dire que c'était assez luxe de pouvoir amener son fils dans des vacances pas si loin que ça. Moi, j'y suis allé en transports publics, en plus, c'était tout à fait possible, même en trainant un enfant, des valises et tout ça, et on arrive là, avec cette vue absolument incroyable ! (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Une autre motivation importante est de se retrouver entre hommes partageant une expérience et des défis similaires. C'est ce qui a surtout convaincu Arno.

C'était surtout à ce moment-là pour parler de mon expérience, parler de mon expérience de la justice, je me suis dit, mais... En gros, pour le dire de façon vulgaire, on sera entre couilles et on va pouvoir clasher les femmes. C'était un peu ça. J'avais besoin de ça, d'avoir un espace de parole, alors pas quand même à ce point-là. Mais de pouvoir échanger avec d'autres papas, puis effectivement, très vite j'ai réalisé que plus de la moitié avaient eu des soucis avec la maman qui était allée en justice et tout, puis il y en avait quand même qui avaient vachement ramassé. Ça m'a fait du bien de me retrouver, parce que mes amis ne sont pas parents. J'ai quand même eu un enfant assez jeune par rapport à la moyenne. Donc c'était difficile de parler avec d'autres papas, des potes et tout, et puis c'était dans le but de faire des rencontres et d'échanger, de pouvoir parler de ça (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

Par ailleurs, le fait que les enfants puissent jouer avec d'autres enfants a également constitué une motivation pour plusieurs répondants.

C'est aussi une semaine de vacances avec son enfant, mais on n'est pas seul. Ça a beaucoup d'avantages d'être seul en vacances avec son enfant, mais c'est aussi bien d'être en vacances et de pouvoir le voir jouer avec d'autres enfants, en sachant que c'est dans un cadre qui est sûr, et puis d'avoir du temps, oui, à la fois, quand tu vois tous les enfants, ça devient comme une grosse fratrie, et puis c'est extrêmement bénéfique (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

La confiance dans les associations organisatrices a été un élément rassurant pour plusieurs d'entre eux. Pour Clément par exemple, sensibilisé aux questions de genre par son travail, le fait que le camp soit organisé par deux associations lui inspirant confiance et véhiculant des valeurs dans lesquelles il pouvait se reconnaître a constitué une motivation l'incitant à participer.

Alors Pro Junior, je connais un tout petit peu les camps, j'ai compris que c'était une association. Donc ça, c'est assez basique. MenCare, par contre, je me suis posé la question. C'est vrai que pour moi qui travaille sur des questions de genre, sur des questions de féminisme, etc., le mouvement de défense de droit des pères, c'est

quelque chose qui est assez connu dans ces milieux-là comme étant potentiellement un peu une source de dérive masculiniste. Donc ça, c'est quelque chose qui m'a quand même mis à la puce à l'oreille. Donc ma première démarche, c'est vrai, ça a été tout de suite de voir c'est qui MenCare et puis de quel côté de la balance ils penchent. Évidemment, dès que j'ai vu que les buts de l'association étaient la promotion du care chez les pères, on était dans quelque chose qui, en tout cas sur le papier, et ça s'est révélé être le cas, allait plutôt totalement à l'inverse de motivation masculiniste qui aurait pu me poser problème. Je me suis reconnu dans l'asso, en tout cas dans les buts de l'association que je ne connaissais pas du tout avant. Et ça, ça m'a motivé aussi beaucoup, de voir qu'il y avait, voilà, cette concentration sur les pères avec potentiellement cette potentielle dérive un peu, surtout dans le cadre de parents séparés. Enfin, voilà, il y a un gros historique là derrière, mais là, c'était porté par une association qui avait des buts qui me semblaient très louables et qui en tout cas me correspondaient (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

La possibilité de « faire le point » sur sa situation personnelle, d'apprendre des expériences des autres et de travailler sa parentalité lors des ateliers du matin rencontre des réactions plus mitigées. Alors que pour les uns, cela constituait une motivation pour participer à ces séjours, c'est tout l'inverse pour d'autres, moins nombreux, alors que d'autres encore, y sont plutôt indifférents. C'est par exemple le cas de Fabrice, comme on l'a vu qui, même s'il se dit « surpris en bien » par ces ateliers, trouve néanmoins que ce n'est pas l'aspect du camp qui le plus « révolutionné sa vie ». Clément, lui, explique avoir été particulièrement motivé à l'idée de pouvoir travailler sa parentalité, notamment par le biais de ces ateliers.

Ça aussi, c'est un argument d'ailleurs pour moi, c'est que j'appréhendais pas mal le fait d'avoir une semaine entière où j'ai mon fils sur les bras, autant pour meubler le temps libre que pour l'énergie que ça draine, et le fait de savoir que j'avais une demi-journée où j'allais pouvoir me concentrer sur autre chose et en plus sur moi, en plus travailler sur ma parentalité, etc., mais qu'en plus il a été pris en charge, ça c'était un grand argument aussi (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Au contraire, pour Damien par exemple, cet aspect pourrait constituer une raison pour ne pas participer à un deuxième séjour. Ce chef de projet pour une compagnie de transport, père de deux filles de deux mères différentes, était surtout attiré par le côté vacances et détente de ces camps. En conflit avec ses deux anciennes compagnes pour la garde de leurs filles, il ne se sent pas reconnu dans ses droits et est très fâché contre les femmes en général. Il hésite à s'inscrire à nouveau au camp, car il a été agacé par les ateliers proposés le matin, se sentant comme un « cas » analysé.

Moi je pensais que c'était un peu le ClubMed, dans le sens où on se retrouve avec des papas, puis on rigole avec les enfants, il y a des activités, c'est la bonne ambiance, on fait des jeux, on sort ensemble. [...] Cette année, j'ai déjà pris mes vacances pour ça, mais honnêtement, je ne sais pas encore si je vais participer. Pourquoi ? Parce qu'en fait ce camp, il est bien, ça regroupe des pères, mais il y a plusieurs choses qui me posent problème à moi. C'est qu'il est trop, à mon avis, on n'est pas des cas. J'ai l'impression qu'on est des rats laboratoires qu'on analyse (Damien, 36 ans, 2 filles de 10 et 3 ans).

Arno a déjà participé à deux camps. Il hésite à s'inscrire une troisième fois, car d'une part, il

craint que les contenus des ateliers ne soient trop répétitifs. C'est d'ailleurs un reproche que font plusieurs pères ayant participé à deux séjours. D'autre part, il semble comprendre l'invitation à réfléchir sur sa parentalité comme une remise en question de sa capacité à assumer son rôle de père.

Ce qui me fait notamment beaucoup hésiter sur pourquoi y retourner, c'est les matinées, ces ateliers pour les papas. Il y a deux choses : d'une année à l'autre, c'est quasiment la même chose. Moi, ça fait déjà deux fois que je l'ai entendu, donc [...] Donc, il y a ça, ce côté un peu répétitif, puis il y a ce côté où je suis pas... En fait, je suis pas là... Je suis là pour échanger, ouais, je suis là pour partager des trucs, mais je suis pas forcément là pour suivre un séminaire sur ce que c'est un papa, et surtout, parce que c'est un homme, et en fait c'est ça qui m'a saoulé un petit peu à la fin, c'est que MenCare, au bout d'un moment, [l'animateur], il parle que des hommes quoi... [...] Donc nous, les hommes, on doit apprendre à faire ci, parce qu'on n'a pas appris quand on était enfant... Ok oui bon, d'accord, d'accord. Pff... Les meilleurs moments en fait, c'est quand on échange nos parcours de vie. Les deux années ça a été comme ça (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

Bastien a participé lui aussi à deux camps. Il apprécierait qu'un programme alternatif soit proposé aux pères ayant déjà participé au séjour, car sinon les ateliers lui sembleraient trop répétitifs, même s'il les a beaucoup appréciés. Il serait prêt à participer à l'élaboration de ce programme alternatif.

J'ai mentionné que j'aimerais bien qu'on puisse participer à la construction du programme, et puis en fait, pour moi, en fonction des gens inscrits, c'est clair qu'ils doivent proposer une ébauche de programme pour que les gens s'intéressent à s'inscrire, mais après, je trouverais chouette qu'en fonction de la situation des parents inscrits, ou en fonction de si c'est la première fois ou la troisième fois, qu'ils adaptent ou proposent une participation au programme. Parce que moi, si c'est pour refaire une matinée sur la sexualité de la petite enfance, puis une matinée où on présente son chemin, puis une matinée où on réfléchit sur sa masculinité, j'ai pas besoin de refaire un camp pour ça. Par contre, de rencontrer d'autres papas, d'autres situations, d'autres partages, oui. Donc là, cette fois, si je devais refaire le camp une troisième fois, ce serait moins pour les ateliers du matin, moins pour la partie comme ça que pour le reste du camp, mais c'est vraiment une question ouverte (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

Dans le troisième chapitre, nous mettons en lumière la manière dont ces camps ont contribué à soutenir leur parentalité.



### 3. En quoi la participation à ces camps soutient la parentalité de ces pères

Il est difficile d'isoler les effets sur la parentalité de la participation au camp d'autres éléments comme la participation à d'autres types d'accompagnement de la parentalité, les échanges avec l'entourage, l'évolution personnelle, etc. Les données récoltées lors des entretiens permettent néanmoins de mettre en lumière en quoi ces camps ont contribué (ou pas) à répondre aux besoins de ces pères. Dans l'étude de 2021, quatre besoins principaux des pères seuls avec enfants ont été identifiés (Colombo & Geiser, 2021 : 26) :

- Obtenir de l'aide et des informations adaptées
- Se reconnaître et être reconnu dans son rôle de père seul avec enfant
- Partager des activités et un quotidien pour renforcer la relation père-enfant
- Échanger entre pairs et apprendre des expériences des autres

Ce sont les mêmes qui ressortent de la présente enquête. Ce troisième chapitre rend compte du point de vue des répondants sur la manière dont leur participation aux camps a apporté des éléments de réponse à ces quatre besoins.

#### 3.1. Obtenir de l'aide et des informations adaptées

La brochure de promotion de ces camps propose explicitement aux pères et à leurs enfants de passer « une semaine de formation et de loisirs ». Ainsi, le but premier n'est pas de fournir des conseils spécialisés aux pères qui participent, mais plutôt de leur offrir un cadre et des contenus leur permettant de réfléchir à leur posture de père. C'est particulièrement le cas durant les ateliers offerts tous les matins aux pères, animés par le représentant romand de Maenner.ch/MenCare Suisse. Selon son site web, cette association poursuit les buts suivants :

« MenCare Suisse a pour but d'amorcer une mutation des valeurs, visant un plus grand engagement des jeunes, des hommes et des pères dans le domaine du soin en général. MenCare apporte ainsi une contribution essentielle à la protection, la sécurité, la croissance et le développement des enfants et des jeunes. »  
(<https://www.maenner.ch/fr/mencare-2/>)

Ainsi, ces ateliers visent davantage à proposer un soutien à la parentalité par le biais de réflexions sur la parentalité que d'offrir des informations pratiques ou des conseils éducatifs à ces hommes. Certains pères avaient toutefois des attentes de conseils plus concrets et ont été déçus. C'est par exemple le cas d'Arno, qui a participé à deux séjours. Il dit en avoir maintenant un peu marre des thématiques traitées au sein des ateliers. Il aurait préféré y obtenir des conseils éducatifs ou juridiques plus pratiques.

Écoute, après moi, comme je te dis, ce qui m'intéresserait le plus c'est peut-être d'avoir des contenus sur c'est quoi être parent ou alors très concrètement des ateliers par exemple sur juridiquement on fait quoi quand on est dans la merde en gros, où il y a une séparation, où il y a un pépin, tu fais appel à qui. Alors on avait fait un peu ça avec [l'éducateur de MenCare] quand même, c'est quoi les ressources que vous avez en gros si vous êtes dans les difficultés et tout. Mais peut-être aller plus dans ce sens-là.

Néanmoins, un atelier, celui sur la sexualité, allait un peu plus dans le sens de fournir des conseils éducatifs et des repères pratiques pour réagir dans des situations concrètes. C'est d'ailleurs celui qui a été, de façon unanime, le plus apprécié de tous les participants. Même

Damien, par exemple, qui a moins été convaincu par les autres ateliers, dit y avoir beaucoup appris.

Il y avait juste un, via la sexologie. Ça, c'était bien, d'autant plus pour moi que ma fille... parce que c'était une sexologue... ma fille a 10 ans, cette année, elle a 11 ans. Elle est dans une étape avec les règles. Je trouvais ça super intéressant pour moi qui n'ai pas eu de sœur et qui ne sais pas comment amener le sujet avec ma fille. C'est un peu technique tout ça (Damien, 36 ans, 2 filles de 10 et 3 ans).

Fabrice a lui aussi particulièrement apprécié cet atelier et il aurait souhaité qu'il y en ait davantage comme celui-ci.

Une bonne ambiance, de bons gars, un bon encadrement. Là où ça a été fait, c'était idéal aussi. La localité se prête bien, la structure, l'infrastructure, oui. Peut-être, si on avait plus eu encore des ateliers comme la sexologie, j'aurais pu en retirer un peu plus encore (Fabrice, 39 ans, 1 fils de 7 ans).

Malgré qu'il soit sensibilisé à ces questions de par son emploi, Clément explique que l'approche de la sexualité proposée dans cet atelier allait à l'encontre de l'éducation qu'il a reçue, qui le poussait par exemple à sexualiser la nudité des enfants et d'en faire un tabou, voire un interdit. Confronté après le camp à une situation concrète, il a pu réagir de façon moins prohibitive que ce qu'il l'aurait fait avant d'avoir suivi l'atelier.

Un truc très concret par exemple, elle est venue dispenser du savoir vis-à-vis de la gestion du rapport à la nudité des enfants, même des tout jeunes, c'était un truc très sourcé, très solide. Comme savoir, qu'est-ce que tu fais si tu rentres dans la chambre de ton gamin qui est en train de jouer avec un autre gamin de 3, 4, 5 ans, j'en sais rien. Ils sont tous les deux tout nus et ils sont en train de faire du touche-pipi ou même pas, ils sont juste tout nus. Qu'est-ce que tu fais en fait ? [...] Et puis de nous dire qu'il faut laisser faire et que tant qu'on a une grande emphase sur le rapport au consentement, mais qu'au-delà de s'assurer qu'il n'y a pas de coercition, il faut laisser faire. C'est ok. [...] Et ça je pouvais voir d'où ça venait, je pouvais comprendre, mais je voyais très bien que ça allait complètement à l'encontre de ce dont on a été élevé. Et le réflexe que moi j'aurais, si je vois mon gamin que je garde, dont j'ai une responsabilité sur ce qu'il fait aux autres et quand on explique aux parents, ... C'est marrant, parce que j'y ai été confronté après coup, d'ouvrir la porte, ou bien de voir où il y a mon gamin qui joue, parce que c'est très drôle de se foutre à poil et puis qu'après il y a les parents qui sont justement en général démunis et ça m'a trotté dans la tête. [...] Ma réaction ça a été, je dirais une version très édulcorée de ce que j'aurais fait normalement qui aurait été : "Non, mais ça va pas ! Non, mais vous rhabiliez tout de suite ! ». Et que là, c'était : "Non, mais quand même, écoute". [...] Donc ça a changé ma manière de penser dessus et du coup dans la pratique, ça l'a teintée, parce que ça peut pas tout changer et c'est pas quelque chose qu'on applique de manière crue. Voilà un exemple très concret (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Si, mis à part cet atelier sur la sexualité, les participants n'y ont pas trouvé de « mode d'emploi » pratique au sein des ateliers, ils y ont trouvé de l'écoute, de l'aide et de l'entraide. Et surtout, comme l'explique Bastien, plusieurs d'entre eux ont pu prendre conscience durant ces ateliers qu'il n'existe pas de « livre de recettes » de la parentalité.

Quand je me suis inscrit, oui, je me suis dit, on va me donner le livre de recettes.

*La baguette magique ?*

Exactement. Et puis au final, non, bien sûr que non, c'est pas du tout ça, c'était naïf de ma part de dire, on va me dire comment faire. Parce que personne n'a le mode d'emploi de la parentalité (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

Ainsi, le soutien à la parentalité que leur ont apporté ces camps se situe davantage au niveau de l'appropriation d'une posture parentale et du renforcement d'une identité de père dans laquelle se reconnaître et être reconnu.

### 3.2. Se reconnaître et être reconnu dans sa place de père

Comme l'exprime Clément, le simple fait de vivre une semaine avec d'autres familles vivant une situation similaire permet de « faire exister » la réalité des pères seuls avec enfant et de lui donner une certaine légitimité. Cette configuration familiale où le père s'investit seul dans les soins et l'éducation des enfants reste minoritaire dans la société et peut même être stigmatisée, car elle met le père dans une posture qui s'éloigne du rôle traditionnel de père-pourvoyeur.

Mais ce qui est sûr, c'est que, je crois que le camp et le fait d'être confronté avec d'autres parents dans cette situation-là, le simple fait de voir que ça existe et que d'un coup, pendant une semaine, la norme, c'est d'être un père avec enfant, avec peu importe le niveau de garde, ça a fait exister cette réalité qui finalement dans la société est relativement, enfin pas forcément majoritaire justement, pas si courante que ça. Et des pères célibataires autour de moi, en tout cas proches, j'en ai pas. Et donc le fait que ce soit aussi concret, le fait que ça existe, ben je pense ça m'a donné, oui, de la confiance, pas au sens que je vais tout réussir, mais juste ça m'a fait exister dans l'espace social d'une manière où ce n'était pas forcément possible avant (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Arno explique que la séparation de son couple lui a donné une certaine liberté dans sa manière d'éduquer son enfant, car il ressentait beaucoup de pression de son ancienne conjointe, avec qui ils avaient beaucoup de différends sur l'éducation des enfants. Toutefois, cette liberté va de pair avec une certaine incertitude : maintenant qu'il n'a plus personne pour lui « dire comment faire », il doit « apprendre » par lui-même quel père il souhaite être pour ses enfants et comment investir concrètement ce rôle.

Enfin voilà, il a fallu cette séparation pour pouvoir quelque part... te sentir, pouvoir exercer, apprendre, trouver ton rôle, sans avoir tout le temps quelqu'un qui vient te dire comment tu dois faire. Ça, pour moi, c'est très clair et pertinent. Et puis du coup, maintenant que tu expérimentes, tu apprends à être, parce que je pense aussi qu'il y a cette idée qu'effectivement on devient papa au niveau du statut, il y a un enfant qui est là et puis on est papa, mais en même temps on n'est pas papa, dans le sens où c'est un rôle ou un statut qu'on doit apprendre. Comment tu vis cet apprentissage et quelles seraient les étapes ? Comment tu réfléchis ce développement que tu as fait dans cette parentalité que tu es en train de vivre, en train de développer et où est-ce que tu aimerais orienter ? (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

Il a l'occasion de passer beaucoup de temps avec son fils, mais ce camp a constitué une occasion privilégiée pour expérimenter concrètement son rôle de père dans cette nouvelle configuration familiale où il est seul avec lui.

C'est qu'on peut partager des moments tous les deux, c'est-à-dire que je suis ni sur mon téléphone ni en train de parler avec un autre adulte quand je suis avec lui. Et puis pour moi, c'est ça ici qui est important, c'est que je ne veux pas qu'on s'isole tous les deux, mais en même temps, ces moments-là, je suis apaisé à la fin d'une journée quand j'ai passé un super moment avec lui, par exemple, parce que je me dis que tout ça, c'est pris, c'est pris. C'est autant pour lui que pour moi. Ça me donne un sens à ma vie, aujourd'hui. C'est clair. J'ai [mon fils]. Moi, le rôle de parent, je le vois comme un accompagnant, un accompagnant... Je pars du principe qu'un enfant n'a pas choisi, donc il faut que les parents assurent, parce qu'ils n'ont pas choisi (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

Pour certains toutefois, le terme de « papa solo » ne rend pas assez bien compte de leur réalité. Bastien, qui élève son fils seul à 100% se considère comme « parent solo », alors que Henri estime que ce terme renvoie justement trop à l'idée d'un père assumant tout le temps la garde complète de ses enfants.

C'était plutôt le titre [que je questionne]. Le premier camp, c'était papa solo. Puis papa solo, ça veut vraiment dire, pour les participants, les quatre-cinq, on était là, que le papa est seul pour élever ses enfants, comme s'il était veuf. Alors un veuf aurait pu être là. Mais ça nuance pas assez (Henri, 45 ans, 1 garçon de 10 ans et 1 fille de 15 ans).

Il n'en reste pas moins que plusieurs pères manquent de modèles pour simplement envisager de pouvoir, en tant que père, s'occuper du soin et de l'éducation des enfants, que ce soit à temps plein ou à temps partiel. Le simple fait de proposer un tel séjour reconnaît la possibilité de cette réalité. Pour plusieurs participants, passer une semaine avec d'autres pères dans la même situation a permis de renforcer leur légitimité et leur confiance dans leurs capacités de s'occuper de leurs enfants seuls.

[Ça m'a montré] une myriade de possibles dans lesquels on peut puiser pour se renforcer, ça oui. J'ai aucun modèle et d'un coup, j'ai une myriade de situations. Si on les décompose en situation, là ça a été des super bons exemples. Il y a beaucoup des situations qui ont été des super bons exemples. Après, on va pas se mentir, il y a plein de situations qui ont été des très mauvais exemples et qui m'ont fait me sentir très bien, comme se dire "Ah oui lui, il en est là et c'est comme ça qu'il s'occupe de son gamin !" et je vois bien qu'en fait il sait rien foutre avec ses gamins et tu dis "ah je pensais pas, mais en fait, je fais des trucs pas mal". Donc je crois, il y a les deux modèles, il y a d'autres où tu dis "Ah purée, eux ils portent tout ça, incroyable !". Et ça, ça fait du bien aussi, ça permet de se positionner dans un espace réel où souvent, je ne sais pas si c'est le cas pour les autres, mais je pense aussi qu'on n'a pas vraiment de semblables. C'est assez rare, il faut les trouver. Ça, c'est très riche pour gagner de la confiance en soi, je dirais, du coup, ça se retrouve dans plein de choses à faire, dans plein de challenges, juste de prendre confiance en soi en tant que père que ça va le faire (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

S'il estime que ce séjour n'a pas « changé profondément sa vie », Henri va dans le même sens. Il a participé à un camp avec sa fille de 15 ans et son fils de 10 ans. Ce séjour lui a permis de « lâcher des poids » et le fait de pouvoir comparer sa situation avec d'autres pères lui a permis de constater qu'il « s'en sort assez bien » dans son rôle de père.

Après ça n'a pas changé profondément ma vie, disons. Ça a permis de lâcher certaines

choses.

*C'est-à-dire ?*

Des poids. Comme je fais maintenant avec vous quoi, de parler quoi. Mais ça a pas changé mon rapport avec les enfants. [...] Peut-être que je me suis dit, c'est un peu prétentieux de dire ça, mais je me suis dit quand je vois d'autres papas, je m'en sors assez bien (Henri, 45 ans, 1 garçon de 10 ans et 1 fille de 15 ans).

C'est aussi le cas d'Edi, qui estime que si ces camps ne lui ont pas apporté une révélation fondamentale (« Eureka »), ils lui ont apporté une confiance dans sa capacité à s'occuper de ses enfants et à assumer son rôle de père.

Il n'y a pas eu le fameux Eureka, comme on se dirait. Par contre, il y a plein de petites choses. [...] Et puis aussi, il y a ce côté où, ben, vu que c'était pas mal au début de cette nouvelle vie, je crois six mois après que je me sépare, ben il y a un côté où je me dis, ouais, j'y arrive. Je pense ça renforce ce côté... Ça apporte une confiance quand même, tout en ayant pour moi et pour les enfants un filet où je me dis ok (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

Pour la majorité des répondants, les ateliers de réflexion sur la masculinité et le rôle de pères ont également contribué à renforcer leur légitimité et leur confiance dans leur rôle de pères. Ne connaissant pas MenCare auparavant, Henri explique qu'il pensait qu'il s'agissait d'une association de défense de la condition paternelle. Il a été surpris, mais aussi séduit, par l'approche proposée, qu'il résume comme « dire que les hommes sont aussi capables de faire des soins ».

Moi je savais pas, MenCare, ce que ça voulait dire. Je connaissais pas le mot *care* en anglais. C'est après que j'ai compris quel était le but de cette association. Je ne savais pas que ça existait. Il y avait d'autres participants qui pensaient que c'était une association, puis ça aussi, j'imagine qu'il y a eu des remarques là-dessus, parce que c'est pas une association qui défend les pères, comme il y en a, je ne sais plus lesquelles. [...] Il y en a où c'est plus juridique, des comités de pères. Tandis que là, MenCare, c'est pour dire que les hommes sont aussi capables de faire des soins, quoi (Henri, 45 ans, 1 garçon de 10 ans et 1 fille de 15 ans).

Une minorité de répondants s'est toutefois moins bien retrouvée dans cette approche de la masculinité et de la parentalité proposée dans les ateliers. C'est par exemple le cas de Damien, qui défend une vision plus traditionnelle des rôles parentaux, en se référant à sa propre enfance. Il exprime une colère contre ses deux ex-compagnes, face auxquelles il garde une rancœur importante suite aux séparations. Il leur reproche de ne pas remplir leur rôle de mère en allant travailler, plutôt que d'être présentes pour leurs enfants. Il dit ne pas comprendre les femmes ni le « féminisme d'aujourd'hui ». Il s'est senti bousculé par l'approche proposée dans les ateliers, qui questionnait notamment les rôles parentaux traditionnels dans le but de renforcer la légitimité des pères à s'impliquer dans les soins et l'éducation de leurs enfants.

Je trouve que l'éducation qu'on a eu dans les années 90, avec une cellule familiale forte, une présence maternelle à la maison qui était souvent là, personnellement, ma maman a arrêté de travailler. Pour moi, c'était précieux d'avoir ma maman là comme présence, parce que ben... Ma fille, ben voilà, sa mère s'est mise à travailler. Elle n'a pas bossé pendant des années et tout d'un coup elle bosse à 100%. Je sais pas pourquoi. Maintenant, elle rentre seule le soir et je trouve ça dommage, honnêtement.

[...] Moi, j'aime bien la famille un peu nucléaire avec la maman qui est là, à la maison, ou le papa, hein. Fondamentalement, ce n'est pas grave. Mais à un moment, la présence d'un parent à la maison, plutôt que vivre dans ces crèches, je trouve ça dommage (Damien, 36 ans, 2 filles de 10 et 3 ans).

Néanmoins, la majorité a apprécié ces ateliers. Ces espaces d'échange et de réflexion autour de la parentalité et en particulier le rôle de père leur ont permis de prendre du recul et de questionner leurs pratiques parentales au regard de leur héritage social et familial. Si ces ateliers ne leur ont pas fourni de « baguette magique » ou de « livre de recettes » comme certains l'auraient initialement souhaité, ils leur ont permis de prendre conscience que la parentalité est une expérience et une posture identitaire qu'il est possible de comprendre pour mieux se l'approprier.

De par son travail, Clément estime être déjà très sensibilisé aux enjeux de genre. Il a néanmoins beaucoup apprécié de pouvoir mettre les activités quotidiennes « sur pause » pour réfléchir à son rapport à la masculinité et à la paternité. Il estime y avoir acquis des « savoirs diffus », difficile à identifier clairement, mais qui ont par la suite « infusé » ses pratiques parentales.

Les ateliers sur le rapport à la masculinité, ça m'a beaucoup travaillé. Il y a de très beaux exercices qui ont été proposés là-dessus, alors que pourtant, Dieu sait si c'est un sujet sur lequel je travaille de manière professionnelle, individuelle, etc. Et pourtant, j'avais encore beaucoup... J'en étais conscient, mais même chez moi, il y avait encore beaucoup à faire, j'ai l'impression que chez les autres aussi. Puis voilà, juste cet espace où la parentalité prend beaucoup de place et on peut créer des espaces dans lesquels on peut mettre un peu pause sur ce qui se passe et qu'on n'est pas tout le temps en train de courir derrière, on n'est pas juste en train de pratiquer, on est en train d'avoir un espace très rare, très précieux sur lequel on peut se poser pour réfléchir un peu de manière méta à ce qu'on fait, à comment on le ressent. C'est un savoir un peu plus diffus, mais je sais que... que ce soit dans mon rapport à moi-même ou dans mon rapport à moi en tant que père ou dans ma parentalité, ça a beaucoup infusé des manières de penser et des pratiques, c'est difficile pour le coup de les pointer (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

S'il tient certains propos assez critiques face aux ateliers, Arno estime néanmoins que le camp dans son ensemble lui a permis de conscientiser et de renforcer sa légitimité en tant que parent.

Je dirais que par rapport au camp, il y a peut-être une chose que j'ai pu conscientiser et renforcer, c'est la légitimité d'être parent. Si je reprends un peu avant le camp, moi, je ne me suis pas senti papa tout de suite, c'était vraiment assez irréel pour moi. [...] Et puis ces questions de parentalité sont souvent rapportées aux femmes, aux mamans. C'est elles qui seraient légitimes d'élever les enfants parce qu'elles les ont mis au monde, biologiquement. Il y a même certains discours féministes qui remettent carrément en question ça, le biologique entre les hommes et les femmes, je ne veux pas aller là-dedans. Mais il y a ces stéréotypes, que c'est que les femmes qui savent s'occuper des autres, alors que je crois qu'un enfant, il a besoin de ses deux parents, clairement, parce que c'est complémentaire, il n'y en a pas un qui est mieux que l'autre. (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

Ayant dû assumer du jour au lendemain la garde complète de son fils, Bastien raconte qu'il se sentait submergé par les charges de la vie quotidienne. Il était en train de s'isoler de sa famille et de ses amis, ses obligations de père prenant toute la place. Le camp lui a permis d'envisager un meilleur équilibre entre son rôle de père et ses besoins en tant qu'homme ou individu.

Je suis sorti d'un moment où c'est du 24h sur 24h, c'est sa maman qui part et puis c'est six mois où je ne dors plus parce qu'il fait des crises de terreur durant la nuit, il ne mange pas, il y a tout qui sort de son côté aussi, son corps qui s'exprime, qui exprime le mal-être, et puis je suis seul là à gérer, à écouter. Et puis là, ce camp, ça me permet de dormir, de discuter avec d'autres papas, de le voir, lui, heureux avec d'autres enfants, parce que je sais qu'il est très bien traité à la crèche, mais je ne vois pas son quotidien d'enfant à la crèche, et nos quotidiens de week-ends, j'ai de la chance d'avoir un enfant qui dort beaucoup, donc je peux dormir aussi. Après, ça reste lessive, vite une promenade, et peu de temps pour moi, finalement. C'est comme, des mois où je ne fais plus rien, je ne vois pas mes amis. La vie sentimentale, on n'en parle pas. Je n'ai plus que mon rôle de père, et mon rôle d'homme, d'individu, il n'existe plus. Ce camp me donne aussi des perspectives et des outils pour entrevoir d'autres scénarios (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

Gastao estime que ces ateliers lui ont énormément apporté, car il a pu partager ses doutes et questionnements quant à la manière de s'occuper de ses enfants. Le temps pris pour construire la confiance entre pairs a facilité l'expression de cette « mise à nu » entre pères partageant des expériences similaires.

Je pense déjà que ça apporte bien l'atelier du matin, ça apporte énormément. [...] En tout cas, les deux premiers sont importants, parce que les deux premiers en fait, ça unifie les gens, parce qu'on raconte un peu qui on est, plus ou moins dans les détails, je veux dire dans les grandes lignes, on apprend à se connaître. Et puis ça, ça crée de toute façon une confiance, parce qu'on se met un tout petit peu à nu quand même, parce qu'on a été là-bas, voilà, on est des papas solos, on a déjà des points en commun. On est séparés d'une manière ou d'une autre. On a déjà nos points en commun. Certains d'une manière ou d'une autre, on a tous vécu un moment donné où on a ressenti un peu la même chose et ça, ça nous rapproche. On se sent soutenus dans cet endroit, parce qu'on se dit quand je vivais ça avec mes enfants par exemple, on se retrouve pour la première fois et puis vous avez des enfants en bas âge puis vous devez faire la douche. C'est-à-dire, est-ce que je fais bien, est-ce que je ne fais pas bien ? Parce qu'avant, la maman, c'était plus la fille. Et moi j'ai une fille, est-ce que je dois contrôler, ce que je dois faire, est-ce qu'elle a le bon âge, est-ce qu'elle n'a pas le bon âge ? On veut bien faire quoi. Ce n'est pas du tout dans le sens pervers, mais justement, c'est tout le contraire qu'on veut. C'est un moment où on est là, je dis, je fais quoi ? (Gastao, 38 ans, 1 garçon de 11 ans et une fille de 13 ans).

Cet homme explique que sa participation au camp lui a fait reconsidérer son rôle de père. Avant, il pensait devoir représenter face à ses enfants une autorité forte et avoir la responsabilité de les contrôler tout le temps.

Je veux dire, on se remet moins en question, en fait. On est plus dans le truc que je suis le papa, c'est moi qui... Nous, c'est les enfants qui doivent se mettre en question, pas nous. En fait, c'était ça. Nous, on a une ligne. C'est comme ça que je suis arrivé au camp.

*Ça, c'est intéressant.*

Je suis arrivé comme ça au camp et je suis parti avec une autre idée. Je pense que ça m'a transformé un petit peu comme papa aujourd'hui. [...] Moi, j'étais beaucoup sur mes enfants. En fait, je n'arrivais pas à être plus d'une minute, voire deux minutes, sans que j'aie vu ce qu'ils faisaient. Maintenant je les laisse plus... [...] Être un père, c'est de donner de l'amour, de donner d'affection, de donner du cadre, de donner les bases pour qu'ils affrontent l'avenir, parce qu'après, ça sera des expériences qu'ils vont faire eux-mêmes. Mais pour moi, notre rôle, c'est ça, c'est donner de l'amour, de l'affection, du cadre, d'être là, de les accompagner. C'est difficile de mettre un mot en tant que mot... (Gastao, 38 ans, 1 garçon de 11 ans et une fille de 13 ans).

On voit que la compréhension de la parentalité de plusieurs de ces pères ne considèrent pas uniquement le rôle de père dans le sens d'assumer les tâches concrètes de soin et d'éducation lorsque les enfants sont présents, soit ce que Houzel (2007) nomme la pratique de la parentalité. Ces propos indiquent que pour eux, être père, c'est aussi se sentir légitime et reconnu dans son identité de père (ce que Houzel nomme l'exercice de la parentalité) et surtout en faire l'expérience subjective, parfois plus difficile à nommer, en transmettant de l'amour, de l'affection et un cadre à ses enfants (expérience de la parentalité).

Dans le même sens, Edi estime que le fait d'avoir pu prendre du recul durant ces camps lui a permis de se questionner sur ses buts et d'être plus assuré maintenant dans sa manière de défendre sa posture de père, notamment face aux représentations véhiculées dans les médias.

Parce qu'on est retiré, on n'est pas dans le jus, on va saisir une problématique plus large. Ça, je trouve hyper intéressant parce qu'on peut avoir un peu de recul. Quels sont nos buts ? Qu'est-ce qu'on fait ? Et maintenant, c'est vrai que quand je discute avec des gens, je suis toujours assez, j'argumente beaucoup : attention il y a des écueils, voilà la presse, ce que la société veut nous montrer, c'est pas aussi simple, bien sûr que nous, c'est pas comme ça (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

### 3.3. Partager des activités et un quotidien pour renforcer la relation père-enfant

Un élément supplémentaire qui contribue à renforcer la confiance et la légitimité de ces pères est la possibilité de partager des activités et un quotidien avec leurs enfants. Certains n'ont que très peu d'occasions de voir leurs enfants et partagent avec eux un quotidien très limité. Même ceux qui en assument la garde partagée doivent jongler entre la crèche, l'école, leur propre travail, les impératifs liés à l'organisation du partage de la garde. Ils constatent qu'au final ils ont peu de moments de détente ou simplement des moments où ils sont réellement disponibles pour faire des activités avec leurs enfants ou simplement partager des moments d'intimité avec eux. Edi, par exemple, a beaucoup apprécié cette intimité partagée avec ses deux fils, avec qui il a eu l'impression de vivre un peu en « clan » en partageant une petite chambre à trois durant toute la semaine.

Il y a plein de petites choses. Ce côté clan, c'était cool aussi le fait qu'on soit dans des petites chambres, les trois, ce côté clan, ce côté on arrive à faire des trucs entre nous, avec les deux gamins, c'était excellent.

*Puis ça c'est pas le cas dans votre quotidien parce que chacun a sa chambre.*

Oui c'est ça, alors on est souvent, le week-end ils peuvent dormir ensemble, le petit a encore des fois peur alors je le retrouve dans mon lit, mais là, le côté être un peu



comme à l'hôtel, les trois dans une chambre, c'était excellent (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

Par ailleurs, les activités libres partagées avec ses enfants et parfois d'autres familles lors des après-midi libres font partie des meilleurs moments qu'il retient de ce camp. Une sortie à vélo en montagne avec ses enfants, une après-midi à la piscine avec d'autres pères et leurs enfants et une balade à la rivière avec d'autres familles et le personnel du camp sont ses trois meilleurs souvenirs.

Un autre bon souvenir que j'ai, il y en a même trois. Le premier, c'est qu'on avait une après-midi de libre, on a pris les vélos, [...] j'ai filmé comme ça, on avait les freins, il y a un qui chauffait, y avait de la fumée et tout. Enfin voilà, cette petite aventure comme ça, c'est excellent, puis le soir ils racontaient ça, c'est vraiment ce côté, on part comme ça un peu à l'aventure, parce que la mère a très peur de tout. Ça casse un peu tout. Ça c'était cool, on faisait ce qu'on veut, un peu ce côté-là. Et l'autre, on s'était retrouvé avec les papas à la piscine, puis là c'était cool parce que, ça crée une dynamique, moi je fais le con tout le temps, j'apprenais aux gamins à aller toucher le fond, décompresser, ça c'était aussi un bon truc, ouais. La troisième fois, on a été faire une balade sur une rivière, j'ai fait une photo, une rigolote où j'ai demandé au gamin de se badigeonner de glaise, y avait de la glaise dans le fond, et y avait un cadre très vert, et en même temps du gris, et une lumière particulière, et il y avait deux accompagnatrices et c'était cool, cette mixité dans les générations, ça c'est un bon point aussi (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

Dans la première expérience, il a particulièrement apprécié le fait de pouvoir sortir du train-train quotidien et d'avoir l'occasion de partager de moments forts avec ses enfants qui scellent leur relation autour de souvenirs communs. Ce qu'il raconte du deuxième souvenir est le fait d'être reconnu comme père également par les enfants des autres et de partager des moments drôles avec ses enfants et d'autres familles. Enfin, la troisième expérience l'a notamment marquée par la possibilité d'échanges intergénérationnels dans un cadre détendu et amusant. En lui donnant l'occasion de « faire famille » simplement à travers des activités ordinaires que peuvent vivre également d'autres familles, ces expériences contribuent également à la reconnaissance de son rôle de père et au renforcement des relations père-enfant.

Tous les participants soulignent que le cadre sécurisant, l'environnement géographique, l'alternance entre moments séparés pères-enfants et moments ensemble, ainsi que la prise en charge des repas sont des éléments qui ont facilité ces expériences à la fois de détente et de partage d'activités pères-enfants.

Il y a le côté pour les papas, où nous on est là, mais il y a aussi les enfants qui sont entre eux et qui s'amusent, et puis en fait c'est ça qui est génial, c'est que vous allez vous passer quand même une semaine dans un endroit sécurisé, dans un grand campus super joli, là où c'était, vers Neuchâtel c'était très beau. Et donc les enfants sont pris en charge le matin, une après-midi ils sont pris en charge aussi, donc vous êtes nourris-logés, vous ne vous souciez pas de faire à manger pour votre enfant, c'est assez agréable comme dispositif (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

Fabrice s'est senti particulièrement rassuré par le fait que son fils était pris en charge par des femmes plutôt que par des hommes – mais c'est le seul qui souligne cet aspect.

Le setting était bien. Ça c'est quelque chose de personnel, mais moi j'ai plutôt la peine avec des animateurs masculins, avec les enfants bas âge. Je me fais des films. J'ai plus envie de faire confiance à une femme avec des petits enfants qu'un homme. Je sais que c'est personnel et puis je sais que... on peut très bien faire confiance à un animateur masculin ! (Fabrice, 39 ans, 1 fils de 7 ans).

On remarque un certain malaise chez Fabrice, qui se rend bien compte qu'en disant cela, il reproduit le stéréotype selon lequel les hommes ne seraient pas capables de s'occuper d'enfants, voire dangereux, car soupçonnés de dérives pédophiles, et que les soins et l'éducation seraient davantage une compétence naturelle des femmes. Cet exemple montre bien les tensions paradoxales dans lesquelles peuvent être pris ces hommes, qui à la fois reproduisent de telles représentations genrées et en « font les frais », puisqu'elles les empêchent souvent de vivre une parentalité libérée et décomplexée.

Pour plusieurs participants, cela a aussi été l'occasion d'observer leurs enfants dans un environnement différent que le cercle familial, notamment en compagnie d'autres enfants. Cela leur a permis de découvrir d'autres « facettes » de leurs enfants et de mieux comprendre leur personnalité. C'est ce que souligne Damien par exemple, à propos de sa plus jeune fille, avec qui il a participé au camp.

J'ai eu beaucoup de plaisir à la voir en société, à la voir évoluer avec d'autres enfants, voir son caractère. Pendant le camp, j'ai vu une facette un peu différente de sa personnalité, dont je n'avais pas forcément conscience. Je m'en doutais bien, mais ça m'a rassuré. Il y a d'autres choses où j'ai dû lui dire : « là, il faut que tu sois un peu polie ». Ça m'a permis de la tester un petit peu. Moi, j'adore sortir de ma zone de confort.

Je pense que c'est important de le faire aussi pour ses enfants. Ces enfants-là, quand ils sont confrontés, il faut oser faire ça. On se lance un peu dans l'inconnu, il faut être honnête. On va faire un camp, on ne sait pas où on va, on ne sait pas trop ce qu'on va faire. Il faut oser tout simplement. Mais je pense que c'est bénéfique pour les enfants. Moi, j'ai vraiment fait pour mes filles. Si je devais le refaire, je le ferais pour mes filles, parce que pour moi, ça m'a fait plaisir d'y aller, quoi, mais c'est surtout au travers du sourire de ma fille, j'ai vu qu'elle a plaisir et par conséquent, ça m'a aussi fait plaisir. Honnêtement, c'est un super souvenir pour elle. Je pense qu'elle ne va pas oublier (Damien, 36 ans, 2 filles de 10 et 3 ans).

Clément s'estime particulièrement privilégié d'avoir pu assister à des expériences marquantes que les enfants vivent souvent sans leurs parents, comme sa première boum par exemple. Ces expériences l'ont beaucoup touché et il en garde des souvenirs marquants.

C'est aussi d'ailleurs une excellente introduction au gamin pour aller en camp. Le privilège aussi de voir son gamin en camp tout en étant là, ce qui en fait ne devrait jamais, n'arrive jamais, rarement. Soit on part en vacances avec notre enfant, puis il y a d'autres gamins et ils peuvent devenir potes, mais moi je sais que mon fils va faire des camps. Moi j'ai fait des camps en tant que mono, j'ai fait des camps en tant que gamin, je sais que mon fils en fera, et de pouvoir observer ce genre de vote de socialisation... Ça m'a semblé un privilège que pas beaucoup de gens ont. Être là pour la première boum de camp de mon fils, normalement, on n'a pas le droit, on n'est pas là quand ça se passe. Vivre certains de ces moments-là ensemble, il y a eu beaucoup

de premières fois auxquelles j'ai pu assister grâce à ce contexte-là. Ça, je le garde extrêmement précieusement et ça m'a marqué beaucoup (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

### 3.4. Échanger entre pairs et apprendre des expériences des autres

Les participants ont tous beaucoup apprécié de pouvoir échanger entre pères seuls avec enfants, malgré la diversité de leurs situations. Selon Clément, ce qui fait la force de ce camp, c'est justement le fait d'avoir relevé le défi de permettre un partage entre des pères, malgré leurs différences.

La force de ce camp, c'est que la diversité des profils, des histoires et des personnes, des compétences, tout ce qui rentre en jeu dans la parentalité, de l'âge des enfants, du nombre d'enfants dans la situation socio-économique aussi, rend tellement difficile de faire des conseils ou des leçons et que pourtant ça a marché d'ailleurs. Je tiens à le redire (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Cela a été notamment possible grâce au cadre proposé dans les ateliers par l'animateur de MenCare. Si les participants s'accordent sur le fait qu'il défendait une approche de la masculinité et de la paternité visant à dépasser les attentes parentales genrées et les stéréotypes de genre, ils s'accordent également tous sur le fait que tous pouvaient exprimer leur avis, même s'il était divergent, sans craindre d'être jugés.

À travers les ateliers qu'on fait, les discussions avec les autres parents, les autres papas, la discussion avec le médiateur de Mencare, qui est quelqu'un de très intelligent et avec qui j'aime bien discuter aussi. Je ne suis pas toujours 100% d'accord avec lui, mais on a des échanges, c'est toujours très bienveillant, en fait, et puis c'est vraiment ce qui m'a accompagné durant les deux camps, c'est le non-jugement et la bienveillance. Même dans des cas beaucoup plus compliqués que le mien, on pourrait facilement juger en se disant que c'est quelqu'un qui va jamais être papa, parce que ci, parce que ça, mais on voit vraiment qu'ils sont là, ils sont bienveillants, ils sont pas dans le jugement, ils sont dans l'accompagnement, et ça, ça a fait beaucoup de bien (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

Clément se dit féministe et il n'entretient pas de colère particulière envers son ancienne conjointe ni envers les femmes en général. Il a trouvé particulièrement difficile d'être confronté à une majorité de participants vivant d'importants conflits de couple, ce qui favorisait parfois des propos misogynes avec lesquels il avait beaucoup de peine.

Toutes des histoires difficiles et donc une espèce d'animosité évidemment très forte dans la mère de leur enfant qui pour beaucoup, si ce n'est tous, se traduisait facilement envers des propos extrêmement misogynes et une position vis-à-vis des femmes de manière générale qui était compliquée, et pour moi ça, ça a été très compliqué à vivre. [...] C'est pour ça que moi, je l'ai dit à [l'animateur de MenCare], à un moment que j'ai beaucoup apprécié comment il a géré. Je ne peux pas dire que ça m'a empêché totalement d'en souffrir, honnêtement, j'en ai souffert, j'ai pris un peu cher à certains moments (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Il explique que l'animateur de MenCare a réussi toutefois à atténuer ces polarisations de positions, notamment en partant des expériences personnelles des pères. Cela leur a permis de s'exprimer davantage sur leurs émotions et leurs vécus que de confronter leurs valeurs ou leurs idéologies. Il raconte en outre qu'en tant qu'homme, il n'a ni l'habitude de s'exprimer sur ses émotions, ni d'entendre d'autres hommes s'exprimer à ce sujet. L'encadrement proposé par l'animateur de MenCare a toutefois facilité l'expression de ces émotions, ce qui a été une expérience marquante pour plusieurs participants.

Un type de situation qui s'est reproduit beaucoup de fois évidemment dans les ateliers, c'est effectivement de laisser cette place pour parler de sa parentalité, donc déjà beaucoup de situations dans lesquelles ça s'est fait d'une manière, on est là pour parler de sa parentalité en tant qu'individu, en tant que père de son rapport à son enfant, etc. Donc, il y a plein de moments où on parle de choses très profondes, très importantes, très intéressantes et où l'aspect de la mère ou des problèmes de misogynie ou qui peuvent mener à de la misogynie ne rentrent pas en jeu. Parce qu'en fait, c'est aussi un cadre où c'est très centré sur la personne et son vécu et du coup, il n'y a pas ce risque entre guillemets de dériver là et ça fait extrêmement de bien. Je l'ai vu chez les autres, je l'ai vu chez moi de travailler sur son rapport au modèle, sur son rapport à comment on vit, notre parenté, sur le fait de se confronter à : « Tiens purée ce père-là, il s'occupe de son fils depuis dix ans, tous les jours, et ça se lit pas sur son visage, et wouah c'est possible, incroyable ! ». Aussi voilà, d'être confronté aux autres expériences et de mettre ce cadre où les gens peuvent s'exprimer, c'est hyper beau, et en plus de l'entendre de la part d'hommes dans lesquels en fait on voit très bien qu'ils n'ont pas l'habitude de le faire et que nous-mêmes on est peu confrontés à des récits profonds, émotionnels, de la part d'hommes. On sent que ça fait du bien d'en parler, puis en plus ça coulait assez facilement (Clément, 33 ans, 1 garçon de 5 ans).

Gastao parle d'une « expérience émotionnelle » partagée avec d'autres hommes, qui lui a beaucoup apporté, tant sur le plan des idées que des émotions.

C'était vraiment bien, c'était bien sur le moment, c'était une bonne expérience, c'était quelque chose qui m'a apporté des idées, aussi émotionnelles, une expérience émotionnelle. On était quand même un groupe qui était bien, on s'est tous bien entendus tous. Il y avait pas un plus... Même ceux qui étaient un peu plus timides... Ils étaient là quoi. Non c'était vraiment bien, franchement (Gastao, 38 ans, 1 garçon de 11 ans et une fille de 13 ans).

Arno dit que s'il n'a pas eu de « révélation » concernant sa posture de père dans ce camp, il a toutefois beaucoup appris en confrontant sa situation avec celle des autres pères présents.

Pour moi, parce que j'ai bien senti à ce camp qu'il y en a certains qui vraiment, te répondraient tout autrement. Je sens que des gens ont eu des révélations suite à des échanges dans ce camp. Moi, c'est pas tellement le cas. Les révélations que j'ai eues, c'est plus par rapport au parcours de vie de ces hommes et de relativiser sur ma situation à moi. Moi, ce que je vais chercher dans ces camps, c'est plutôt de passer une semaine de détente, tranquille, entre papas solos, pas tellement dans un but de stage, studieux, prendre des notes sur de la théorie et tout. Non, ce n'est pas tellement ça que je vais chercher là. Je ne suis pas contre dans le fond, tu vois (Arno, 33 ans, 1 fils

de 6 ans).

C'est aussi ces moments d'échange avec d'autres pères qui a été l'élément le plus important pour Damien, car ces échanges entre hommes sont rares et précieux à ses yeux.

Pour moi, ce qui compte dans ces camps, on a peu de moments dans la vie d'un père séparé, pour échanger avec d'autres pères séparés. Il faut être honnête, j'ai un copain au Jura qui est dans la même situation que moi, j'en ai même quelques-uns, mais qu'on se retrouve vraiment tous là pour ça c'est rare, et ça c'est précieux (Damien, 36 ans, 2 filles de 10 et 3 ans).

Henri a aussi beaucoup apprécié ces moments entre hommes, mais il a trouvé que parfois, certaines histoires difficiles prenaient trop de place dans les discussions.

Celui qui avait dit son problème là, il venait toujours en avant avec ses conflits avec son ex-femme. Ça c'est important, que je vous le dise. Puis c'était pénible ça. Ça revenait toujours. Puis après il nous disait oui, puis le juge il a dit ça... On est là pour partager, mais le problème, on en avait droit à deux heures tous les matins. Moi j'ai une semaine de vacances, c'est aussi... Vous voyez ? (Henri, 45 ans, 1 garçon de 10 ans et 1 fille de 15 ans).

Pour Edi, qui a vécu un camp où il y a eu des histoires de vie particulièrement difficiles, même si c'était parfois dur d'être confronté à ces situations de vie, c'était en même temps rassurant, car cela lui a permis de relativiser sa propre situation.

J'avais pas d'attentes... Il y a des moments où j'ai besoin d'être dans ma bulle, il y a des histoires plus dures, plus compliquées où je vais m'intéresser, poser des questions, essayer de trouver des solutions avec les gens, et puis, au moment où je me mettais, je me souviens qu'il y avait, ben ces cas-là étaient durs, puis des fois j'ai dit « oh la vache ! ». Ça m'a fait peur un peu, je me dis ouf, les gens vivent ça, c'est comme ça compliqué ? Et moi je me souviens très bien, ce que je dis à ces gens, je me dis, ah bah moi j'ai de la chance. Pour l'instant je me dis... Et le soir je me mettais, après le souper, les gamins jouaient tous ensemble, moi je me mettais un quart d'heure, vingt minutes à écouter des trucs et regarder un peu ailleurs. Un côté aussi qui est dur, parce que c'est des réalités humaines, oui on est des gens qui... Certains un peu cabossés et qui viennent chercher une forme de soutien, forcément, et il y a des gens qui prennent plus que d'autres (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

Fabrice dit avoir eu un choc de réaliser que certains enfants ont perdu leur mère. Cela lui permit d'apprécier que son ex-compagne soit toujours présente pour leurs enfants et qu'il puisse échanger avec elle et compter sur elle, même si leur relation n'est pas toujours facile.

Les moments les plus touchants, c'est justement connaître les autres papas, puis connaître leur histoire. L'échange est toujours bénéfique. Rencontrer des gens qui ont des situations similaires ou différentes, c'est ce qu'on en fait, c'est ce que l'individu en fait. Pour moi, c'était bénéfique dans le sens que... même si on s'entend peut-être plus de la même manière qu'on aimerait bien avec son ex-compagne, elle est toujours là. On a la chance de pouvoir discuter, ou se fâcher, ou se chamailler, mais la personne est là. Donc de se rendre compte qu'il y a des papas, des enfants qui ont perdu leur maman, pour moi c'était un choc, parce que je ne m'attendais pas à ça (Fabrice, 39 ans,

1 fils de 7 ans).

Le fait de partager des émotions, des expériences et un quotidien a tissé des liens entre ces hommes. Ils ont créé un groupe WhatsApp après le camp, certains se sont revus, d'autres pas, mais ils gardent tous des souvenirs très forts de ces moments partagés et le sentiment d'être « plus fort ensemble », comme en témoigne Edi.

Ouais, ce regard méta, on est des pères, on vit un peu des fois la même chose, on se marrait, on se marrait, on est plus fort ensemble, c'est le côté cool, et ça, je pense que ça m'a bien aidé aussi.

*Mais vous gardez encore des contacts avec ces papas ?*

Mais non, ça c'est dommage. Certains continuent de chatter ensemble. Ils ont un groupe WhatsApp je crois, et pour certains, les contacts sont plus intenses que d'autres (Edi, 48 ans, père de deux garçons de 11 et 14 ans).

Le contexte de non-mixité a été protecteur aux yeux de plusieurs de ces hommes, notamment pour ceux qui ont traversé ou traversent toujours des relations difficiles avec les femmes. Pour Arno, cela permet en outre de ne pas être dans des rapports de séduction et de pouvoir se concentrer sur leur réalité spécifique d'hommes et de pères, qui ne rencontrent pas les mêmes enjeux que les femmes.

Et là en l'occurrence, c'est le mieux quand même de séparer, mais je crois que nous. En tout cas, des mamans qui sont là, non, on n'est pas dans les mêmes dispositions parce que le contexte change complètement. Là, on est entre papas. En l'occurrence, hétéro en plus. Vous voyez ce que je veux dire ? Il n'y a pas d'ambiguïté avec des trucs. Je ne suis pas sûr que ce soit le lieu pour faire des rencontres comme ça. [...] Au-delà de ça, il n'y a pas les mêmes problématiques. Une maman solo dans la société n'a pas les mêmes problématiques qu'un papa solo, elle en a d'autres que nous. Nous, justement, il y a ces questions de légitimité que les mamans n'ont pas. Par contre les mamans ont peut-être plus cette question financièrement de comment elles se démerdent, parce que justement c'était le mec qui bossait ou je ne sais pas (Arno, 33 ans, 1 fils de 6 ans).

La question de la mixité a été débattue au cours de tous les camps. Pour certains pères, comme Damien, la non-mixité du séjour est importante, mais une activité spécifique d'échange avec des mères seules avec enfants pourrait être intéressante.

*Est-ce qu'il y aurait des thèmes que vous aimeriez aborder dans ces camps ?*

Peut-être d'autres mamans aussi, échanger avec d'autres mamans qui sont dans le même cas. Pour qu'elles, elles puissent comprendre pourquoi c'est si dur pour nous et que nous on puisse comprendre pourquoi elles sont si peu de vache. Pourquoi, dès qu'il y a une séparation, on est... voilà. On met les deux ennemis, entre guillemets, c'est pas le cas hein, mais où il y a un échange. Je sais que c'est parfois une semaine et l'autre semaine c'est maman, des trucs comme ça, peut-être d'avoir un échange, une journée, ou voilà... (Damien, 36 ans, 2 filles de 10 et 3 ans).

Bastien aimerait lui aussi échanger avec des mères, mais davantage pour comprendre les complémentarités possibles entre les rôles des pères et des mères. Il estime que cela pourrait constituer une thématique à aborder dans un deuxième temps, après avoir participé à un premier séjour centré sur la masculinité et la paternité, pour penser de manière plus large la

parentalité des hommes et des femmes.

Moi, j'irai encore plus loin après. Je comprends l'intérêt et l'utilisation, l'implication de MenCare dans le séjour père-enfant. Mais après avoir participé à deux camps, je me considère plus comme papa solo, mais comme parent solo, et la question revient toujours à la fin du camp, est-ce qu'on devrait faire des journées ou un camp mixtes ? Donc avec des mamans solos. Puis à chaque fois la discussion part sur, ce n'est pas un lieu pour faire des rencontres, ça va casser la dynamique, etc. Mais moi, en tant que papa solo, après avoir participé à deux camps, pour moi l'étape suivante d'un troisième camp, ce serait de pouvoir partager avec une maman solo. Notre quotidien n'est pas le même, notre sensibilité n'est pas le même. Ce serait le sucre, la cerise ou le gâteau de l'accompagnement complet de ces camps-là, c'est de pouvoir partager des ateliers avec des mamans pour avoir leur vision, parce qu'on fonctionne différemment. [...] Ça fait deux ans que je vais chercher mon fils tous les soirs à la crèche, puis je l'amène tous les matins à la crèche. Je vois pertinemment que l'interaction que j'ai avec mon enfant, ce n'est pas la même interaction que celle que je pourrais schématiser que les enfants ont avec leur maman. Je ne vais pas dire que je ne suis pas doux et que je ne fais pas de câlins à mon fils, mais c'est différent. La maman, c'est cette forteresse où l'enfant vient. Quand j'observe les mamans, je vois bien que l'attitude est différente. Bien sûr que je vais caresser les cheveux de mon fils, je lui fais des câlins, je dois tout lui apporter, parce que sa maman est absente. Mais c'est que de l'observation que je fais, puis j'ai de temps en temps l'occasion de discuter avec une maman solo... Je vois bien que dans ce qu'on échange, c'est complémentaire, elle aborde certains sujets d'une manière qui n'est pas la mienne. Mais ça c'est au niveau individuel, et je vois aussi que quand on est tous les papas ensemble, on utilise tout le temps les mêmes stratagèmes et les mêmes directions. Je peux m'imaginer que du côté féminin des mamans, il y a d'autres voies utilisées et là, moi, j'ai tout à découvrir, je connais pas en fait (Bastien, 42 ans, 1 fils de 4 ans).

## Conclusion

De l'avis de huit participants interrogés dans le cadre de cette recherche, les camps proposés par Pro Junior Fribourg et Maenner.ch/MenCare Suisse contribuent bien à soutenir leur parentalité et à répondre à leurs besoins de pères élevant (partiellement) seuls leurs enfants.

Tout d'abord, ces camps contribuent à reconnaître leur rôle de père et les aident à se reconnaître eux-mêmes comme légitimes dans un rôle de père qui n'est pas uniquement un « père-pourvoyeur », mais qui s'occupe aussi du soin et de l'éducation des enfants. Le simple fait de proposer ces camps contribue à reconnaître ce type de configuration familiale et à la légitimer. En outre, les ateliers du matin, sans enfants, animés par MenCare, sans jugement et dans un cadre protecteur et non mixte entre pères partageant des expériences similaires malgré la diversité de leurs trajectoires, répondent surtout à un besoin de renforcer leur légitimité et leur confiance dans leur capacité à s'occuper de leurs enfants. Ils offrent moins des conseils pratiques que des repères permettant à ces pères de se situer comme hommes et comme pères dans une société et dans leur histoire, tout en leur proposant des outils pour s'approprier et affirmer une identité de père propre.

Sans offrir de « livre de recettes », ces camps contribuent aussi à fournir à ces hommes des informations et une certaine aide pratique. En effet, comme le montrent les témoignages des pères rencontrés, le renforcement de leur confiance et de leur légitimité à s'occuper de leurs enfants a des effets concrets sur ce que Houzel nomme la « pratique » de la parentalité, soit les gestes concrets et quotidiens de soin des enfants. Ayant pu expérimenter, certains pour la première fois, un quotidien avec leurs enfants, ils se sentent mieux armés pour partir seuls en vacances avec leurs enfants ou simplement affronter les défis du quotidien.

Ces camps contribuent également à renforcer leur relation avec leurs enfants, avec qui ils ont pu partager un quotidien dans un espace sécurisé, sans avoir le souci de planifier un programme ou les repas. Ils ont pu partager des moments d'intimité, observer leurs enfants dans un environnement différent, réaliser des activités avec d'autres familles et vivre des moments de détente et d'amusement qui scelle leur relation autour de souvenirs partagés. Pour les pères vivant des situations particulièrement difficiles, ça a aussi été l'occasion de se sentir une famille « normale » et de vivre des moments hors d'un quotidien parfois très lourd à porter.

Enfin, tous les participants retirent beaucoup d'enseignements et de bénéfices d'avoir pu partager avec d'autres pères vivant une situation similaire. Ces moments d'échange et de partage, de « mise à nu » pour certains sont inhabituels pour la plupart de ces hommes, qui ont peu l'habitude de se confier ou peinent à le faire par peur des jugements. Pouvoir se confier dans un environnement perçu comme relaxant et bienveillant, se libérer des charges que certains portent au quotidien, se rendre compte qu'ils vivent tous des situations de stigmatisation liée à leur condition et enfin relativiser leur situation au regard de celles des autres ont participé pour tous à renforcer leur rôle de père, leur assurance et leur sentiment de légitimité.

En conclusion, s'ils se veulent non exclusifs et complémentaires à d'autres formes d'accompagnement de la parentalité, ces camps pères-enfants apportent un réel soutien à la



parentalité de ces pères, et ce à plus long terme que la satisfaction immédiate ressentie à court terme à la fin de la semaine.

Le défi de ce premier cycle de camps était d'atteindre les pères concernés et tester le concept de ces camps. Comme l'atteste le succès dès le 2<sup>e</sup> camp (les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> camps étaient complets avec 12 participants), ce défi a été largement relevé et la formule combinant des ateliers entre pères le matin, avec les enfants pris en charge par une équipe d'animation, et des activités avec leurs enfants l'après-midi est adaptée et pertinente. Le choix de la non-mixité répond également à un besoin de ces hommes et leur offre un cadre sécurisant. Il est donc à maintenir. Le défi pour le prochain cycle est de diversifier les thématiques abordées lors des ateliers, en concevant un programme thématique moins répétitif sur deux ou trois ans. Compte tenu de l'intérêt de plusieurs familles à participer à plusieurs camps, un autre défi, qui lié au premier, est d'arriver à intégrer à la fois des pères qui participent pour la première fois et d'autres qui ont déjà participé à un premier camp, en particulier en adaptant le contenu des ateliers du matin à cette diversité. Une piste pourrait être de créer des sous-groupes en proposant deux ou trois thématiques à choix lors de certaines matinées, mais cela supposerait d'engager davantage des animateurs ou animatrices supplémentaires. Une matinée de rencontre avec des mères participant au camp mères-enfants, s'il a lieu en même temps (et pour autant qu'elles soient d'accord) pourrait également constituer une alternative pour une matinée, en particulier pour les pères ayant déjà participé à un camp. Une majorité d'ateliers réunissant tout le groupe devrait toutefois être maintenue, car comme on l'a vu, c'est notamment dans ces moments que se construit la confiance et la cohésion du groupe. Dans tous les cas, il pourrait être utile de proposer aux hommes qui souhaitent participer à un deuxième camp (voire à l'ensemble des participants) de contribuer à la conception du programme de l'année suivante.

## Bibliographie

Allan, J. A., Herron, R. V., Ahmadu, M. E., Waddell, C., & Roger, K. (2020). 'I never wanted my children to see their father the way I've seen mine': caring masculinities and fathering on the Prairies. *NORMA*, 16(1), 23–37. <https://doi.org/10.1080/18902138.2020.1866322>

Ammann, C., & Vermuë, P. (2024). 'As a father, I like to develop and grow' – fathering and privileges among white, heterosexual & highly educated men in the Netherlands. *NORMA*, 19(4), 178–195. <https://doi.org/10.1080/18902138.2024.2392067>

Borgkvist, A., Elliott, J., Crabb, S., & Moore, V. (2020). "Unfortunately I'm a massively heavy sleeper": An analysis of fathers' constructions of parenting. *Men and Masculinities*, 23(3-4), 680–701. <https://doi.org/10.1177/1097184X18809206>

Colombo, A. (2022). « Papa solo: de la difficulté d'investir son rôle ». *REISO*, Revue d'information sociale, publié le 2 août 2022, <https://www.reiso.org/document/9377>.

Colombo, A. (2024). Pères et éducation des enfants : le défi de dépasser les rôles parentaux genrés. *InitialeF*, <https://www.foj.ch/reader/initialef/numero32/#p=1>.

Colombo, A. et Geiser, F. (2021). *Étude en vue de la conceptualisation d'une offre de séjour pour pères solos avec enfants*. Rapport de recherche mandatée par ProJunior Fribourg et MenCare Suisse romande et réalisée par la HES-SO Haute école de travail social Fribourg.

Dulac, G. (2004). Masculinité et intimité. *Sociologie et sociétés*, 35(2), 9-34. <https://doi.org/10.7202/007918ar>

Gallais, C. (2023). *Fatherhood and masculinities: Intersections of care, bodies and race*. Cham: Palgrave MacMillan.

Haworth, S. (2019). A Systematic Review of Research on Social Work Practice with Single Fathers. *Practice*, 31(5), 329–347. <https://doi.org/10.1080/09503153.2019.1575955>

Hook, J.L. and Chalasani, S. (2008). Gendered Expectations? Reconsidering Single Fathers' Child-Care Time. *Journal of Marriage and Family*, 70 : 978-990. <https://doi.org/10.1111/j.1741-3737.2008.00540.x>

Huerre, P., & Pellé-Douël, C. (2010). *Pères solos, pères singuliers?* : Albin Michel.

Janikowski, E. N. (2021). *Experiences and Challenges in Single Fatherhood: A Literature Review on Single, Custodial Fathers*. Williams Honors College, Honors Research Projects. 1264. [https://ideaexchange.uakron.edu/honors\\_research\\_projects/1264](https://ideaexchange.uakron.edu/honors_research_projects/1264)

Martial, A. 2009. Le travail parental : du côté des pères séparés et divorcés. *Informations sociales* (4), 96-104.

Martial, A. (2013). Une paternité réinventée? Le vécu parental des pères isolés. *Informations*

*sociales*(2), 62-69.

Office fédéral de la statistique (OFS), (2021). *Les familles en Suisse*. Rapport statistique 2021. <https://www.swissstats.bfs.admin.ch/collection/ch.admin.bfs.swissstat.fr.issue210110112100/article/issue210110112100-19>

OFS, (2024a). Ménages familiaux avec enfants de moins de 25 ans, en 2022. Relevé structurel (RS) 2022, gr-f-01.07.01.01. <https://www.bfs.admin.ch/asset/fr/31005095>

OFS, (2024b). Répartition des soins aux enfants, en 2023. Enquête sur les familles et les générations (EFG), gr-f-01.07.05.09a-su, <https://www.bfs.admin.ch/bfs/de/home/statistiken/bevoelkerung/familien/finanzielle-situation-haushalte.assetdetail.32348784.html>

OFS, (2024c). Taux d'activité professionnelle selon le sexe et la situation familiale, en 2023, Enquête suisse sur la population active (ESPA), gr-f-01.07.05.01-su, <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/travail-remuneration/activite-professionnelle-temps-travail.assetdetail.32331964.html>

Pailhé, A., Solaz, A., & Stanfors, M. (2021). The Great Convergence : Gender and Unpaid Work in Europe and the United States. *Population and Development Review*, 47(1), 181-217. <https://doi.org/10.1111/padr.12385>

Piesen, A. (2019). Être père «solo»: un modèle de «bon» père à construire au quotidien? *Encyclo. Revue de l'école doctorale ED 382*(10), 71-90.

Sison, E., Doloque, E. M., Francisco, C. D., Villanueva, G., & Tus, J. (2024). Tahanang Walang Ilaw: A Case Study Exploring the Single Fathers' Lived Experiences in Child-Rearing Practices. *Psychology and Education: A Multidisciplinary Journal*, 22(1), 39-60. <https://doi.org/10.5281/zenodo.12738863>

St-Denis, J., & St-Amand, N. (2010). Les pères dans l'histoire : Un rôle en évolution. *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, 16(1), 32-61. <https://doi.org/10.7202/044441ar>

Wernli, B., & Henchoz, C. (2011). Fin de l'union conjugale, genre et tâches ménagères en Suisse. *Population*, 66(3), 727-754. <https://doi.org/10.3917/popu.1103.0727>